



MINUIT

NE
SONNERRA

PLUS

Luna M.

Minuit ne sonnera plus

Par Luna M.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Douzième Éclat	4
Chapitre 2 : Le Prix de la Lumière	7
Chapitre 3 : La Mémoire des Objets	11
Chapitre 4 : Le Miroir de l'Imposture	14
Chapitre 5 : Le Pacte du Givre	19
Chapitre 6 : Les Murmures du Jardin	23
Chapitre 7 : L'Engrenage Brisé	28
Chapitre 8 : Le Banquet des Vices	33
Chapitre 9 : Le Tombeau de Verre	38
Chapitre 10 : Le Sacrifice du Souvenir	43
Chapitre 11 : L'Agonie de l'Or	47
Chapitre 12 : La Vérité sous la Dentelle	52
Chapitre 13 : Le Treizième Coup	56
Chapitre 14 : Le Choix d'Élara	60
Chapitre 15 : L'Aube du Silence	64

Chapitre 1

Le Douzième Éclat

Le douzième coup de minuit ne s'envola pas vers les voûtes de lapis-lazuli du palais d'Éphéméria ; il se brisa dans l'air, se muant en une pluie d'éclats de cristal acérés qui suspendirent le souffle des astres. Le son, jadis une vibration de bronze profond, devint une matière palpable, une poussière de diamant sonore qui voila la vue des convives. À cet instant précis, la mécanique du monde sembla butter contre un engrenage invisible, et la seconde, au lieu de s'effacer pour laisser place à l'aube, se figea comme une mouche dans une perle d'ambre.

Au centre de la salle de bal, là où les dalles de marbre reflétaient les constellations, le Prince Alaric tituba. Sa silhouette, d'une perfection marmoréenne sous les feux des lustres, s'infléchit tel un roseau d'ébène sous un vent d'hiver. Son costume de bal, tissé de fils d'argent si fins qu'ils semblaient faits de clair de lune solidifié, commença à perdre son éclat, les fibres se ternissant comme si le temps, incapable de s'écouler à l'extérieur, se dévorait lui-même au creux de l'étoffe. Une épine de rose noire, d'un velours sombre comme un secret d'outre-tombe, jaillit de son pourpoint, juste au-dessus du cœur. Elle n'avait pas été plantée là par une main visible ; elle semblait avoir poussé de l'intérieur, nourrie par une sève d'amertume.

Alaric ne cria pas. Sa bouche s'ouvrit sur un silence de nacre. Alors, l'impensable se produisit sous les yeux d'Élara de Cendre : le sang du prince, au lieu de s'épancher sur la blancheur du sol, se comporta comme un fleuve rebelle. Les gouttes rubis, défiant les lois de la chute, remontèrent le long de ses mains pâles, regagnèrent ses veines dans un reflux frénétique, cherchant un centre qui ne battait plus. Ce mouvement contre-nature créa une distorsion dans le tissu même de la réalité, un vortex de pourpre et d'ombre qui se mit à tourbillonner autour de lui, aspirant la chaleur de la

salle pour nourrir une stase glaciale.

Aux quatre coins de la salle, les portes monumentales, sculptées dans le bois d'anciennes forêts disparues, ne se fermèrent pas simplement : elles se scellèrent. Des lianes de givre, d'une transparence de verre, jaillirent des chambranles, s'entrelaçant pour former des sceaux de glace impénétrables. Le carrosse de verre qui attendait sur le parvis, baigné par la lueur des lunes jumelles, s'immobilisa dans une gangue de cristal, ses chevaux de brume changés en statues de sel. Le royaume d'Éphéméria venait de glisser hors du calendrier des hommes pour s'échouer sur les rivages d'une éternité morte.

Élara, dont les doigts tremblaient sous ses gants de dentelle, sentit l'air s'épaissir. Ses yeux, de la couleur des incendies qui s'éteignent sous la pluie, balayèrent la salle. Elle vit les six autres prétendantes, des silhouettes de soie lunaire et de bijoux anciens, figées dans des poses de terreur exquise. Leurs visages, masques de porcelaine aux expressions pétrifiées, reflétaient une ambition que même la fin des temps ne pouvait effacer. Élara pressa ses mains contre sa poitrine, sentant la tache d'encre sur sa peau, ce secret de roturière déguisée en astre, brûler comme un fer rouge. Elle était la seule, dans ce tableau de mort suspendue, à percevoir la vibration occulte des objets. Pour elle, les lustres ne pleuraient pas de la cire, mais des larmes d'or fondu racontant la chute des empires.

Soudain, un craquement sec déchira le silence de cristal. Le prince Alaric s'effondra pour de bon, son corps heurtant le marbre avec le bruit d'une horloge que l'on brise. Le vortex de sang ralentit, se stabilisant en une aura de brume violacée qui l'enveloppait comme un linceul royal. Dans sa poitrine, là où le fer aurait dû rencontrer la chair, un tintement métallique se fit entendre, un dernier hoquet de rouages fatigués. Alaric n'avait jamais été un homme de sang et d'os ; il était un automate de rêve, une merveille d'horlogerie dont le ressort venait de rendre l'âme.

C'est alors que les Bougies d'Âme s'allumèrent d'elles-mêmes sur les candélabres de

fer forgé. Leurs flammes ne dansaient pas ; elles étaient des pointes de lumière bleue, fixes et dévorantes. À chaque battement de cil d'Élara, elle sentait une image s'effacer de son esprit : le souvenir du visage de sa mère, le parfum des cendres de sa chaumière, le goût du pain noir de son enfance. Les cierges ne brûlaient pas de la cire, mais la substance même de leur passé. Chaque seconde de lumière était payée par l'oubli.

« Le temps est un cercle de fer, murmura une voix qui semblait provenir des murs eux-mêmes, une voix de pierre et de racines. Et le cercle s'est brisé sur le cœur de l'imposteur. »

Le silence retomba, plus lourd qu'une chape de plomb. Les sept prétendantes se regardèrent, et dans leurs yeux, Élara ne vit plus seulement la peur, mais une lueur de chasseuses d'ombres. Le vortex autour du prince Alaric pulsait maintenant avec une régularité de métronome, rejetant de faibles ondes de choc qui faisaient tinter les bijoux des convives. Si le secret de l'épine noire n'était pas arraché à la gorge de la coupable avant que la dernière bougie ne consume leur dernier souvenir, Éphéméria ne serait plus qu'une légende gravée sur une tombe de diamant, un royaume dont personne ne se souviendrait jamais qu'il avait un jour respiré sous le soleil.

Élara abaissa son regard sur ses mains. Sous la dentelle fine, les taches d'encre et de suie semblaient s'agiter, comme des ombres cherchant à s'échapper. Elle pouvait voir, émanant de la dépouille d'Alaric, des fils de soie noire qui s'étiraient vers chacune des femmes présentes dans la salle. Un réseau de trahisons et de promesses rompues, une toile d'araignée tissée par un prince qui préférait les secrets aux sourires. Elle sentit le poids du douzième éclat dans l'atmosphère, cette seconde qui refusait de mourir et qui, pourtant, les tuait tous à petit feu. L'obscurité, dehors, n'était plus la nuit ; c'était le néant qui pressait contre les vitraux du palais, attendant que la lumière des âmes s'éteigne pour tout dévorer.

Chapitre 2

Le Prix de la Lumière

La lumière ne dansait pas sur les murs de la Grande Salle ; elle s'y accrochait comme un lierre d'or pâle, dévorant l'ombre avec une faim silencieuse et terrible. Au centre de ce théâtre de givre, les sept candélabres d'argent massif portaient des cierges dont la flamme ne vacillait pas sous l'effet du vent, car le vent lui-même s'était pétrifié. Ces "Bougies d'Âme" exhalaient un parfum complexe, un mélange de pluie d'été, de vieux parchemins et du fer doux du sang royal qui refusait de couler.

Morgane des Murmures s'avança, ses voiles de soie lunaire frissonnant comme les ailes d'un insecte de nuit. Ses pas ne produisaient aucun son sur le dallage de marbre, mais là où elle passait, la buée de son souffle semblait dessiner des runes éphémères dans l'air figé. Elle leva une main longue et translucide vers la flamme la plus proche, une lueur d'un bleu d'opale qui grignotait lentement la cire laiteuse.

— Regardez-les bien, mes sœurs de désolation, murmura Morgane, et sa voix était le froissement de mille feuilles mortes sous un pied de velours. Ce ne sont pas des mèches de coton qui se consomment ici, mais les fils d'argent de vos propres vies. Chaque goutte de cire qui perle le long de ces tiges de lumière est un souvenir qui s'efface de votre esprit pour nourrir le brasier de cette seconde éternelle.

Élara de Cendre sentit un frisson de givre remonter sa colonne vertébrale. Elle fixa la bougie située devant elle. La flamme était d'une clarté surnaturelle, si pure qu'elle semblait percer le voile de la réalité. Elle ferma les yeux un instant, cherchant l'image du visage de son père, l'odeur de la suie dans la forge de son enfance, mais le souvenir lui parut étrangement flou, comme une aquarelle laissée sous une pluie battante. Une goutte de cire venait de tomber sur le socle de cristal.

— Le Prince Alaric aimait la lumière, reprit Morgane, son regard d'ambre se posant sur le corps marmoréen de l'héritier. Mais il aimait par-dessus tout la lumière qui naît du sacrifice. Le sortilège qui a figé le temps exige un combustible. Tant que nous ne désignerons pas celle qui a glissé l'épine de rose noire dans son cœur de rouages, les bougies boiront nos mémoires jusqu'à ce que nous ne soyons plus que des enveloppes de soie et de poussière, des spectres sans passé errant dans un palais de diamant.

Autour d'elles, le décor semblait se liquéfier et se solidifier simultanément. Les murs de la salle de bal n'étaient plus de pierre, mais de verre sombre, reflétant sept visages dont la beauté commençait à se faner comme des fleurs privées de rosée. Isabeau de l'Aube, dont la robe de brocart semblait tissée de rayons de soleil, laissa échapper un cri étouffé. Ses doigts tremblaient contre sa gorge.

— Je... je ne me rappelle plus le nom de mon premier domaine, balbutia-t-elle, ses yeux s'écarquillant de terreur. C'était une vallée de pommiers... ou était-ce des saules pleureurs ? Les arbres s'effondrent dans ma tête !

Élara observa la bougie d'Isabeau. La flamme y était d'un vert émeraude cruel, dévorant avec avidité la cire qui contenait sans doute les paysages de son enfance. La jeune femme à l'encre sur les mains comprit alors la géométrie de leur supplice : la vérité était le seul antidote. Le silence était un poison qui se nourrissait de leur identité.

Elle reporta son attention sur le Prince. Le vortex temporel qui émanait de sa poitrine était une spirale de vide, un gouffre qui aspirait la substance même du monde. Le sang noir, remontant lentement le long de son cou blanc, dessinait des arabesques de malédiction. Alaric n'était pas seulement mort ; il était devenu le centre d'un sablier dont elles étaient le sable.

— Le prix de la lumière est notre oubli, déclara Morgane en se tournant vers Élara. Et

toi, petite tisseuse de cendres, que sacrifies-tu en ce moment même ? Ton don de clairvoyance ? Ou bien le secret de ta naissance que tu caches sous tes gants de dentelle ?

Élara sentit la brûlure de la flamme dans son esprit. Une image de ciel embrasé, une sensation de chaleur de forge, un nom qu'elle n'osait prononcer... tout cela vacillait. Elle vit, avec l'œil de son pouvoir, des racines de ténèbres s'étirer depuis les pieds des bougies pour s'enrouler autour des chevilles des sept prétendantes. Elles étaient liées à ce sanctuaire de glace par des chaînes invisibles de culpabilité et de peur.

— Nous devons parler, dit Élara, sa voix trouvant une force nouvelle, pareille au chant d'une cloche d'argent dans la brume. Chaque secret gardé est un pouce de mèche consumé. Si nous nous taisons, nous mourrons avant l'aube, et Éphéméria avec nous.

Les six autres femmes la dévisagèrent. Dans leurs regards se mêlaient la méfiance de la proie et l'éclat de prédatrices acculées. Le bal était fini, mais la danse macabre des aveux ne faisait que commencer. La salle, jadis lieu de faste et de rires, ressemblait désormais à l'intérieur d'une lanterne magique où des ombres chinoises se battaient pour ne pas disparaître.

La bougie centrale, la plus grande, celle qui trônait près du cadavre d'Alaric, émit un craquement sec, comme un os qui se brise. Une fumée violette s'en échappa, dessinant dans l'air la forme d'une rose aux pétales de soufre. Le temps se resserrait. Élara sentit que l'histoire du prince, ce livre de secrets dont elle cherchait à lire les pages, commençait à se refermer.

— Morgane, dit Élara en s'avançant, les mains tendues vers le cadavre, pourquoi ta bougie est-elle la seule qui ne semble pas diminuer ? Tes souvenirs sont-ils si sombres qu'ils refusent de nourrir le feu ? Ou as-tu déjà payé ton tribut par d'autres moyens ?

Un silence plus lourd que le granit s'abattit sur l'assemblée. Morgane sourit, et son sourire fut comme un éclair de lune sur une lame de poignard. Le parfum des bougies se fit plus âcre, évoquant maintenant les fleurs de cimetière et la terre retournée. Dehors, le néant frappait contre les vitraux avec la force d'un océan de plomb, cherchant la moindre fissure dans cette lumière mourante pour s'engouffrer et tout effacer.

Chaque battement de cœur qui ne résonnait pas dans la poitrine du prince était un coup de glas pour leur existence. Élara fixa les taches d'encre sur ses doigts ; elles semblaient palpiter, comme si elles étaient les seules traces de réalité encore tangibles dans cet univers de mirages. Elle devait plonger dans l'histoire de ce crime, lire dans les cendres de la lumière le nom de celle qui avait brisé l'horlogerie du monde, avant que le dernier souvenir de son propre nom ne s'envole en une volute de fumée indifférente.

Chapitre 3

La Mémoire des Objets

La lumière, prisonnière des lustres de cristal, ne dansait plus ; elle agonisait en éclats de topaze pétrifiée sur le sol de marbre. Dans cette seconde suspendue, où le souffle même de l'air semblait s'être transformé en une gélatine d'ambre, Élara de Cendre fit un pas, puis un autre, ses semelles de satin n'émettant aucun son sur les dalles froides. Elle se sentait comme une intruse dans une peinture à l'huile dont les pigments n'auraient jamais séché. Autour d'elle, les autres prétendantes demeuraient des statues de soie et de venin, les traits figés dans des masques de stupeur ou de convoitise, leurs parures étincelant d'un éclat maladif sous les derniers soupirs des Bougies d'Âme. Ces cierges, dont la cire perlait comme des larmes de lait ancien, dévoraient les souvenirs de l'assemblée pour maintenir un semblant de clarté, et déjà, Élara sentait le nom de sa propre mère s'effiloche dans son esprit comme une toile d'araignée sous l'orage.

Elle s'approcha de la dépouille d'Alaric. Le Prince, dont la beauté n'avait d'égale que la froideur des sommets éternels, reposait contre le velours de son trône, une rose d'ombre fleurissant sur sa poitrine. Son sang, une traînée de rubis liquides rebelles à la chute, remontait le long de son jabot de dentelle dans une ascension silencieuse et terrifiante. C'était une marée inversée, un reflux vers l'origine de la blessure qui semblait vouloir rembobiner le fil de son existence. Sur la table de bois d'ébène, juste à côté de sa main gantée de givre, trônait une coupe d'argent dont les parois étaient ciselées de ronces et de chimères.

Élara hésita. Ses doigts, tachés d'une encre qui semblait vouloir s'écouler jusque dans ses rêves, tremblèrent. Elle possédait ce don maudit, cette capacité à écouter le murmure des choses inanimées, à lire les cicatrices du métal et de la pierre. Elle retira

lentement son gant de dentelle, révélant une paume où les lignes de vie s'entremêlaient comme des racines de saule pleureur. Lorsqu'elle posa sa peau nue contre le flanc froid de la coupe, le monde bascula.

Le palais d'Éphéméria s'effaça dans un tourbillon de poussière d'étoiles et de vapeurs d'opale. Élara ne vit plus la salle du bal, mais une chambre secrète nichée au plus haut des tours d'horloge, là où les engrenages chantent des hymnes à la gravité. Le métal de la coupe se fit brûlant sous sa main, vibrant d'une mémoire qui n'était pas la sienne.

Dans le miroir de la vision, Alaric se tenait seul, loin des regards de la cour. La lune, à travers un vitrail de saphir, baignait ses traits d'une pâleur spectrale. Il ne buvait pas. Il n'y avait aucun vin de vigne dans le calice, aucune trace de raisin noir ou de nectar sucré. Le liquide qui emplissait l'argent était une substance d'une densité anormale, une huile sombre et irisée comme une aile de scarabée, dégageant une odeur de foudre et de graisse ancienne.

Élara vit le Prince porter la coupe à ses lèvres avec une révérence désespérée. À chaque gorgée, un bruit sourd, un cliquetis métallique, résonnait sous sa cage thoracique. Ce n'était pas le battement sourd d'un muscle de chair, mais le chant d'un automate, le tic-tac incessant d'une horlogerie de précision dont les rouages étaient faits de laiton céleste et de diamants de minuit. Le Prince n'avait pas de cœur ; il n'avait qu'un secret de rouages, un mécanisme complexe qui nécessitait ce breuvage de mercure et d'huile pour ne pas se gripper sous le poids des siècles. Il était une merveille d'orfèvrerie animée par un souffle usurpé, une poupée souveraine dont la vie ne tenait qu'à la lubrification de son essence de fer.

La vision s'intensifia, devenant un brasier de sensations. Élara sentit l'amertume du liquide sur sa propre langue, un goût de cuivre et de temps rance. Elle vit la main d'Alaric trembler tandis qu'il reposait la coupe, une goutte de cette huile noire perlant au coin de sa bouche comme une larme de goudron. Il savait. Il savait que le

mécanisme arrivait à son terme, que le grand ressort de son âme artificielle était tendu jusqu'à la rupture. L'épine de rose noire n'avait pas seulement percé une poitrine, elle avait brisé un équilibre de pivots et de balanciers, libérant le temps qui s'était accumulé dans ses veines de métal.

Brusquement, la réalité revint frapper Élara avec la violence d'une vague de glace. Elle retira sa main, le souffle court, ses yeux de feu cherchant un ancrage dans le présent pétrifié. La coupe d'argent semblait désormais monstrueuse, un réceptacle de mensonges plus profonds que l'océan. Elle regarda le prince, cette idole de marbre brisée, et comprit que le vortex temporel qui les emprisonnait n'était pas une simple malédiction, mais l'explosion d'un moteur d'éternité.

À quelques pas, Morgane la fixait, son regard de lune noire sondant les pensées de la jeune fille. La Bougie d'Âme qui se trouvait entre elles projeta une lueur vacillante, et Élara sentit un souvenir d'enfance — le goût d'une pomme d'hiver — s'évaporer pour nourrir la mèche. Le temps leur était compté. Si elle ne révélait pas que le cœur du royaume n'était qu'un assemblage de ressorts fatigués, l'obscurité finirait par dévorer jusqu'à la notion même de leur existence.

Elle baissa les yeux vers ses mains. L'encre de ses doigts semblait avoir bu une partie de l'huile noire de la vision, et une nouvelle certitude, amère comme le plomb, s'installa dans son esprit : celui qui avait versé le poison dans la coupe ne cherchait pas à tuer un homme, mais à arrêter une horloge. Et dans ce palais de miroirs et de silences, chaque prétendant possédait une clé qu'elle n'aurait jamais dû porter. Élara se redressa, sa silhouette se découpant contre le néant qui grignotait déjà les vitraux, prête à transformer son secret en une arme de lumière.

Chapitre 4

Le Miroir de l'Imposture

Le silence n'était plus une absence de bruit, mais une étoffe de velours blanc cousue sur les lèvres du monde, une chape de givre sonore où chaque battement de cil résonnait comme le craquement d'une banquise lointaine. Dans la nef de cristal du Grand Bal, l'air s'était cristallisé en myriades de facettes invisibles, emprisonnant les effluves de jasmin et le musc des peaux poudrées dans une immobilité sacrée. Au centre de ce théâtre de diamant, la Duchesse Isabeau fit un pas, un mouvement si lent qu'il semblait fendre l'éther comme une proue de navire de nacre déchirant une mer de mercure. Ses soies lunaires, tissées de fils de comètes, crissaient avec une arrogance de métal froid, et son regard, deux dagues d'obsidienne polie, se planta dans les prunelles de braise d'Élara.

« Le mensonge a l'odeur du suint et de la terre froide, Élara de Cendre, » murmura Isabeau, et sa voix était un filet de venin coulant sur une plaque de marbre. « Tu te pares de dentelles comme le lierre s'enroule autour du chêne, mais sous tes gants, je devine le charbon des forges et le sel des larmes roturières. Regardez-la, mes sœurs, voyez comme l'éclat de ce palais la blesse, comme si la lumière de nos ancêtres était un acide pour sa peau de paysanne. »

Un frisson d'argent parcourut les autres prétendantes, silhouettes figées telles des statues de sel dans la pénombre ambrée. La Bougie d'Âme, perchée sur un candélabre en forme de main squelettique, vacilla violemment. Sa mèche, nourrie par l'essence même du passé, dévora en un instant le souvenir du premier baiser d'une baronne, transformant ce moment de tendresse en une fumée bleue et amère qui se perdit dans les hauteurs des voûtes. Élara sentit un vertige de plomb l'envahir. Elle porta une main à sa gorge, là où un rubis de sang semblait battre au rythme du mécanisme brisé

du Prince Alaric, dont le corps, à quelques pas de là, n'était plus qu'une relique de porcelaine sombre.

« Je porte l'histoire des choses que vous avez oubliées, Isabeau, » répondit Élara, sa voix vibrant comme une corde de harpe trop tendue. « Vos titres sont des coquilles vides dont le sel a rongé la moelle. Ce palais ne reconnaît pas la noblesse du sang, il ne reconnaît que la vérité des engrenages. »

Mais la panique, cette bête aux griffes de verre, commençait à gratter l'intérieur de sa poitrine. L'accusation d'Isabeau n'était pas seulement une lame de glace ; elle était une fissure dans le dôme de sa propre réalité. Si son imposture était mise à nu, le lien ténu qui maintenait la stase s'effilocheait comme une toile d'araignée sous l'orage. En reculant, les talons d'Élara heurtèrent le socle de l'immense Miroir d'Obsidienne, une surface de ténèbres liquides qui semblait boire la faible clarté de la salle.

C'est alors que le miroir se mit à respirer.

Sous la surface de jais, une silhouette s'agita, une lueur de phosphore et de givre. C'était Mirea, sa sœur, dont l'âme avait été aspirée par le verre lors de la grande rupture temporelle. Elle n'était qu'un reflet inversé, une ondine de lumière captive dans une prison de mercure. Le visage de Mirea se pressa contre la paroi interne du miroir, ses doigts diaphanes traçant des signes désespérés qui faisaient chanter le cristal. Pour les autres, ce n'était qu'un jeu d'ombres, mais pour Élara, c'était un cri silencieux capable de déchirer le firmament.

« Taisez-vous, » haleta Élara, non pas à l'adresse de la Duchesse, mais vers l'abîme derrière elle.

Mais Isabeau, ivre de sa propre cruauté, s'approcha davantage. « Voyez comme elle tremble devant son propre reflet ! La souillure de sa naissance remonte à la surface. Elle n'est qu'une tache de suie sur le miroir du monde ! »

La Duchesse leva une main gantée pour arracher le masque de dentelle d'Élara, et dans ce geste brusque, elle bouscula l'équilibre précaire de l'instant. Élara, dans un réflexe de survie, plaqua sa main nue contre la surface du Miroir d'Obsidienne. Le contact fut un choc électrique, un baiser de foudre et de glace. La suie qui maculait ses doigts, vestige de sa vie passée dans les entrailles des forges, se mit à briller d'un éclat noir et minéral, agissant comme un catalyseur.

Le miroir ne se contenta pas de refléter ; il s'ouvrit comme une plaie de lumière.

Une onde de choc chromatique balaya la salle de bal, faisant tinter les verres de cristal comme un million de cloches de verre se brisant à l'unisson. La stase, ce dôme protecteur et mortel, vacilla. Les aiguilles de l'horloge fantôme, suspendues dans le vide, frémirent d'un mouvement convulsif. Le sang d'Alaric, qui remontait ses veines en un ruban de rubis liquide, s'arrêta brusquement, hésitant entre la vie et l'oubli.

Mirea, dans le miroir, devint une torche de feu blanc. Ses mains semblèrent traverser la membrane de verre, cherchant celles de sa sœur. La frontière entre le monde des ombres et celui de la pierre s'amincissait, menaçant de déverser le chaos de l'éternité dans la seconde figée du palais. Si Mirea franchissait le seuil, le vortex temporel ne se refermerait plus ; il dévorerait Éphéméria jusqu'à la dernière racine des souvenirs.

« Non ! » hurla Élara, le cœur battant comme un oiseau pris au piège dans une cage de cuivre.

Elle sentit l'encre sur ses doigts se transformer en chaînes de fer forgé, ancrant son âme à la réalité matérielle. Elle devait repousser le reflet, refermer la blessure de verre avant que le chant de sa sœur ne brise les derniers piliers de la raison. La Duchesse Isabeau, projetée en arrière par l'aura surnaturelle qui émanait de l'objet, tomba à genoux, son visage de porcelaine craquelé par la terreur.

Élara ferma les yeux, puisant dans la mémoire de la forge, dans la force brute du feu et de l'enclume qui l'avait façonnée. Elle ne vit pas sa noblesse dans un parchemin, mais dans la résistance de l'acier face au marteau. Elle appuya de toutes ses forces contre la silhouette de Mirea, une lutte silencieuse entre deux sœurs séparées par l'épaisseur d'un soupir. Le miroir rugit, une plainte d'orgue s'élevant des profondeurs de la terre, et la surface se referma avec le claquement d'un coffre de fer.

Le silence revint, plus lourd qu'auparavant, chargé d'une électricité violette. La Bougie d'Âme s'était consumée de moitié ; une décennie entière de l'histoire du royaume venait d'être sacrifiée pour maintenir le sceau.

Élara retira sa main du miroir. Une fine cicatrice de givre marquait désormais le verre noir, une faille qui ne s'effacerait jamais. Elle se tourna vers Isabeau, qui tremblait sur le sol de mosaïque, ses soies souillées par la poussière de temps. Les autres prétendantes, spectatrices d'un miracle qu'elles ne comprenaient pas, semblaient s'être enfoncées davantage dans le sol, leurs visages devenant plus pâles, plus proches de la pierre.

« Vous parliez de sang, Duchesse, » dit Élara, sa voix maintenant calme comme la surface d'un lac avant le gel. « Mais dans cette salle, le sang n'est plus qu'une huile pour les rouages. Ma naissance n'est peut-être pas inscrite dans vos livres, mais ma main est la seule qui puisse encore toucher la vérité sans se briser. »

Elle regarda ses doigts. L'encre avait disparu, bue par le miroir, laissant ses paumes d'une blancheur spectrale, presque translucide. Elle sentait le poids du secret de sa sœur peser sur elle, une ancre de verre dans un océan d'illusions. Le temps n'était plus un fleuve, mais un sablier dont chaque grain était une vie, et Élara venait de réaliser qu'elle n'était pas seulement une suspecte ou une usurpatrice. Elle était la gardienne d'un tombeau de lumière, et chaque seconde de sursis qu'elle gagnait se payait au prix de sa propre humanité.

Au loin, le carrosse de verre sur le parvis étincela d'une lueur funèbre, et dans le cœur mécanique du Prince défunt, un unique ressort émit un gémissement de métal fatigué, annonçant que le crépuscule final n'était plus qu'à une pensée de là.

Chapitre 5

Le Pacte du Givre

Le silence n'était plus une absence de bruit, mais une étoffe de velours blanc qui étouffait jusqu'aux battements des cœurs pétrifiés. Dans la nef du Grand Bal, l'air s'était cristallisé en de minuscules aiguilles d'argent, suspendues entre les lustres dont les flammes, figées, ressemblaient à des larmes d'ambre. Élara sentait le froid mordre la dentelle de ses gants, une morsure de bête ancienne qui cherchait à remonter jusqu'à ses os. Le Prince Alaric, sur son trône de déliquescence, demeurait une énigme de marbre sombre, les veines irriguées par ce sang qui refusait l'oubli, tandis que le dernier écho du douzième coup de minuit vibrait encore dans les fondations du palais comme un cri retenu.

Autour de la dépouille royale, les prétendantes ressemblaient à des fleurs de porcelaine dont on craignait l'éclatement. Mais parmi ces corolles de soie et de pierres précieuses, une silhouette semblait attirer à elle toute la rigueur de l'hiver. Isabeau de Val-Perdu ne tremblait pas. Elle se tenait droite, telle une colonne de sel oubliée par une marée de lune, ses cheveux d'or pâle cascadeant sur ses épaules comme une pluie de comètes éteintes.

Élara avança d'un pas, et le sol sous ses pieds émit un gémissement de banquise qui se brise. À chaque seconde qui s'écoulait, le cercle de givre s'étendait autour d'Isabeau. Les dalles de marbre noir, autrefois lisses comme un lac d'été, se recouvraient d'une nappe de dentelle blanche, des motifs de fougères glacées qui rampaient vers les autres invitées. Les bougies d'âme, ces cierges qui brûlaient la mémoire des vivants pour maintenir la lumière, vacillèrent violemment lorsque l'aura d'Isabeau les effleura. La lumière devint bleue, une lueur de crépuscule arctique qui dépouillait les visages de leur chaleur.

— Voyez comme le monde meurt là où elle respire, murmura une autre prétendante, dont la voix résonna comme un froissement de parchemin séculaire.

Isabeau ne répondit pas. Ses yeux étaient deux fragments de lapis-lazuli, d'une pureté si absolue qu'ils en devenaient effrayants. Rien n'y brillait, aucune étincelle d'âme, aucune lueur de peur. Elle était une statue de perfection dans un royaume qui s'effondrait. Élara, portée par le feu sombre de ses propres yeux, s'approcha davantage. Elle pouvait sentir son souffle se transformer en une brume opaque avant même de quitter ses lèvres. Le froid émanant d'Isabeau n'était pas celui de la météo, mais celui de l'absence. Un vide sidéral, une soustraction de toute vie.

Élara tendit une main hésitante, ses doigts effleurant le bras d'Isabeau. Le contact fut un choc électrique d'une intensité glaciale. Ce n'était pas de la peau qu'elle touchait, mais une surface de gemme polie, une matière qui n'avait jamais connu la tiédeur d'un baiser ou la brûlure d'une larme. À cet instant, le don d'Élara s'embrasa. Elle ne vit pas le passé d'Isabeau, elle le ressentit comme une déferlante de neige noire.

Elle vit une jeune femme devant un miroir de mercure, pleurant sur la brièveté de la jeunesse, regardant ses mains s'assécher comme des feuilles d'automne. Elle entendit le rire d'une entité faite d'ombres et d'étoiles mortes. Le pacte fut scellé dans le secret d'une nuit de solstice : la beauté ne fanerait jamais, les traits resteraient gravés dans l'éternité d'un diamant, mais en échange, le feu du sang serait banni. Isabeau était devenue un sanctuaire de glace, incapable de ressentir la moindre calorie, condamnée à exister dans un zéro absolu de l'âme.

— Tu as vendu le soleil pour un reflet de lune, souffla Élara, dont les doigts portaient désormais la marque blanche du gel.

Isabeau tourna lentement la tête, un mouvement d'une grâce inhumaine, mécanique, rappelant étrangement les rouages qui s'essoufflaient dans la poitrine du prince. Une

larme se forma au coin de son œil, mais elle ne coula pas. Elle tomba sur le sol avec le tintement métallique d'une perle de cristal.

— La chaleur est une faiblesse qui consume, répondit Isabeau, et sa voix était le craquement d'un glacier se fendant sous la pression des âges. Le Prince cherchait l'éternité dans ses mécaniques, je l'ai trouvée dans l'immobilité du givre. Pourquoi m'accuser de sa fin, alors que je suis la seule à pouvoir habiter son tombeau sans frémir ?

Le givre s'intensifia, grimpant désormais le long des jambes des autres prétendantes, emprisonnant leurs ourlets de soie dans des griffes de diamant. Les bougies d'âme diminuèrent de moitié en un instant, dévorées par ce froid qui exigeait un tribut de souvenirs pour ne pas tout éteindre. Élara vit les visages de ses compagnes se vider, leurs yeux s'embrumer tandis que des pans entiers de leur enfance se transformaient en cendre pour alimenter la faible lueur qui restait.

— Tu es une ancre de mort dans ce bal, Isabeau, reprit Élara, luttant pour garder ses propres souvenirs — le parfum de la suie, le poids de la plume, le secret de sa propre origine. Ta beauté est un linceul. Le sang d'Alaric remonte vers son cœur parce qu'il fuit la glaciation que tu apportes. Le temps s'est arrêté pour nous protéger de ton hiver.

Isabeau esquissa un sourire qui ne plissa pas sa peau parfaite. Elle leva ses mains, et des nuées de flocons acérés commencèrent à tourbillonner dans la salle, formant des spectres de neige qui dansaient entre les convives pétrifiés. L'obscurité gagnait les coins de la pièce, une nuit d'encre qui semblait vouloir dévorer les derniers éclats du palais. Le carrosse de verre, dehors, n'était plus qu'une silhouette spectrale sous une chape de givre qui s'épaississait à chaque respiration d'Isabeau.

La vérité flottait maintenant entre elles, une épée de glace suspendue à un fil de givre. Le pacte d'Isabeau avait transformé son être en un trou noir thermique, aspirant

chaque once de vie pour nourrir son éternité stérile. Les bougies d'âme n'étaient plus que des moignons vacillants, et dans le silence absolu de la salle, on entendit un nouveau craquement, plus profond, venant du cœur mécanique du Prince. Un ressort, mordu par le froid d'Isabeau, venait de se briser, libérant une petite roue dentée qui roula sur le marbre gelé dans un bruit de carillon funèbre.

Le royaume d'Éphéméria ne tenait plus qu'à un souffle, un dernier fragment de chaleur qu'Élara protégeait au creux de sa poitrine, tandis que l'ombre de la trahison d'Isabeau s'étalait sur le monde comme une marée de givre dont personne, pas même le temps, ne semblait pouvoir triompher.

Chapitre 6

Les Murmures du Jardin

Le givre d'Isabeau rampait sur les dalles de marbre comme une meute de loups blancs, dévorant les derniers reflets de l'opulence déchu. Élara sentait sa propre chaleur s'étioler, petite étincelle de braise égarée dans un océan de comètes mortes. À ses pieds, la roue dentée du Prince, tel un astre d'or échappé d'une constellation brisée, continuait de tinter contre la pierre gelée, un glas mécanique qui résonnait jusque dans la moelle de ses os. Le silence qui suivit était une étoffe lourde, tissée de secrets et d'haleines glacées. Pourtant, sous cette chape d'immobilité, un murmure sourd s'éleva, non pas des lèvres des prétendantes pétrifiées, mais des entrailles mêmes du palais d'Éphéméria.

Derrière une tapisserie de soie lunaire représentant la Chasse aux Chimères, un pan de mur s'effrita en une pluie de poussière d'étoiles. Les fibres de la tenture s'étirèrent, se métamorphosant en de longues lianes de ronces d'ébène qui s'écartaient pour révéler une gueule d'ombre. Un parfum de terre humide et de mélancolie ancienne s'en échappa, une haleine de jardin oublié par le soleil. Élara, guidée par cette intuition de feu qui brûlait dans ses pupilles, s'avança vers l'ouverture. Elle franchit le seuil de la pierre pour pénétrer dans le Jardin des Roses Noires, un sanctuaire où le temps ne s'était pas contenté de s'arrêter : il s'était liquéfié en une rosée d'encre.

Ici, le ciel n'était qu'une voûte de velours sombre où les astres semblaient emprisonnés dans des cages de cristal. Les sentiers n'étaient plus de gravier, mais de fragments de souvenirs broyés. Au centre de ce labyrinthe végétal, là où les racines s'abreuvaient du sang de la terre, une silhouette se découpait contre la lueur blafarde d'une lune moribonde. Morgane. Elle était agenouillée parmi les épines, ses doigts longs et effilés caressant le calice d'une rose dont les pétales semblaient taillés dans

l'obsidienne la plus pure. Dans sa main droite, un éclat d'argent brillait d'un éclat maléfique : une seconde épine, jumelle de celle qui avait pétrifié le cœur du Prince, frémissait entre ses phalanges comme un dard prêt à injecter le néant.

Élara s'arrêta, son souffle formant de petits nuages d'opale dans l'air saturé de magie. Morgane ne se retourna pas, mais les ronces autour d'elle se mirent à onduler comme les vagues d'une mer de jais. Sa robe de brocart sombre semblait faite de plumes de corbeaux, et ses cheveux s'épalaient sur ses épaules comme une cascade de fumée.

— Elles croient que le froid est la fin de tout, murmura Morgane, sa voix ressemblant au froissement du parchemin ancien. Elles oublient que sous la glace, le poison fermente.

Elle se leva enfin, pivotant avec une grâce arachnéenne. L'épine qu'elle tenait n'était pas un simple objet de mort, mais une clé, une ponctuation de ténèbres dans le grand poème de l'existence. Ses yeux, deux perles noires sans reflets, se fixèrent sur Élara.

— Je t'ai vue l'observer, Elara de Cendre. Tu cherches la vérité comme on cherche un fil d'or dans une montagne de charbon. Mais la vérité est une épine qui ne se laisse cueillir qu'au prix du sang.

Élara fit un pas, sentant les racines mordre ses chevilles.

— C'est toi, Morgane. Tu as forgé le trépas d'Alaric dans le creuset de ce jardin. Cette épine est la preuve de ton crime. Le sang qui remonte vers son cœur n'est qu'un chemin que tu as tracé pour le ramener vers cette terre d'ombre.

Un sourire triste et cruel étira les lèvres de Morgane. Elle leva l'épine vers la lune, et l'objet sembla boire la faible lumière de l'astre.

— Forcée ? Oui. Je l'ai extraite du désespoir des amants déçus et de l'orgueil des rois

de jadis. J'ai sculpté ce dard pour qu'il soit le miroir de son âme mécanique. Le Prince n'était qu'une horloge superbe, vide de toute humanité, un automate qui jouait avec nos vies comme avec des pions d'ivoire. Je voulais lui offrir une fin qui lui ressemble : une stase magnifique, un chef-d'œuvre de douleur immobile.

Elle serra l'épine, et une goutte de sève noire perla sur sa peau diaphane.

— Mais celle qui a frappé n'était pas moi, Élara. L'arme que j'ai patiemment polie dans le silence de mes nuits m'a été dérobée. Une ombre s'est glissée dans mes songes, un souffle sans visage qui ne craignait ni les ronces ni les charmes. Elle a pris l'épine originelle, celle qui a transpercé son cœur de cuivre, alors que je ne faisais qu'admirer mon œuvre. Cette seconde pointe que je tiens... elle n'est que le reste d'un rêve brisé.

— Une ombre sans visage ? répéta Élara, dont le cœur battait comme un oiseau captif. Dans ce palais de miroirs et de mensonges, tout le monde porte un masque. Comment croire que la main qui a frappé n'est pas celle qui a créé le poison ?

Morgane s'approcha, sa présence exhalant une odeur de mousse et d'orage lointain. Elle tendit l'épine vers Élara, le manche de cristal noir vibrant d'une fréquence inaudible.

— Regarde les murs, Élara. Regarde les statues de givre qui nous entourent. L'ombre ne portait pas de soie, elle ne portait pas de titre. Elle se déplaçait comme un reflet qui se serait libéré de son miroir. Elle n'avait pas de visage, car elle était faite de tous les regrets que nous avons abandonnés dans les couloirs de ce royaume. Elle a agi pour nous toutes, mais elle a agi seule.

Soudain, le jardin sembla s'agiter d'une convulsion violente. Les roses noires se mirent à hurler en silence, libérant des nuages de pollen sombre qui obscurcirent la vision d'Élara. Dans ce tumulte de pétales et de magie, une silhouette se dessina

brièvement derrière Morgane : une déchirure dans la réalité, une forme humaine drapée dans un vide absolu, dénuée de traits, de regard, de bouche. Juste une absence, un trou noir dans la trame de l'univers.

L'ombre tendit une main vaporeuse vers Morgane, et le temps parut se contracter. Le givre d'Isabeau, qui s'était infiltré par le passage secret, se figea brusquement, transformé en stalactites de sang noir au contact de l'aura de l'ombre.

— Elle revient pour la seconde, souffla Morgane, ses yeux s'agrandissant de terreur. Elle veut clouer le destin d'Éphéméria pour l'éternité !

D'un geste désespéré, Morgane lança l'épine vers Élara. L'objet fendit l'air comme un météore de jais, traçant une ligne de feu noir dans l'obscurité. Élara la rattrapa au vol, la pointe acérée s'enfonçant légèrement dans la paume de son gant de dentelle. La douleur fut une illumination, une cascade de souvenirs qui n'étaient pas les siens : elle vit le Prince Alaric rire alors qu'il brisait un cœur de porcelaine, elle vit les prétendantes pleurer des larmes de mercure, elle vit l'ombre naître d'un soupir d'ennui dans une salle de bal déserte.

L'ombre sans visage se tourna vers Élara. Elle n'avait pas d'yeux, mais Élara sentit un regard d'une profondeur abyssale sonder son âme. Le froid n'était plus seulement à l'extérieur ; il s'insinuait dans ses pensées, figeant ses espoirs, transformant son courage en une statue de sel. La créature avança, chaque pas effaçant les couleurs du monde autour d'elle, transformant le jardin luxuriant en un croquis délavé, une esquisse de cauchemar.

— Ne la laisse pas... s'emparer de la fin... articula Morgane, dont le corps commençait à se recouvrir d'une écorce sombre, ses bras devenant des branches, ses doigts des racines s'enfonçant dans le sol.

Élara recula, serrant l'épine de Morgane contre son sein. La chaleur qu'elle protégeait,

ce dernier vestige de vie, entama un duel avec le néant qui émanait de l'ombre. Le passage secret par lequel elle était entrée commençait à se refermer, les ronces se rejoignant pour sceller le jardin. Le monde basculait dans un crépuscule sans fin, et dans le lointain, on entendit le dernier soupir d'une Bougie d'Âme qui s'éteignait, emportant avec elle le souvenir de la première rencontre d'Élara avec le Prince.

Elle devait fuir, retourner dans la salle du trône avant que l'obscurité ne dévore tout, car elle comprenait enfin que l'ombre n'était pas une intruse. Elle était le fruit de leur silence, la récolte de leurs ambitions cachées. Et dans sa main, l'épine de Morgane ne brûlait plus : elle chantait une mélodie de fin du monde, un air de carillon qui annonçait que la vérité, si elle ne guérissait pas, avait au moins le pouvoir de détruire magnifiquement ce qui n'aurait jamais dû être. Elle se jeta à travers les ronces alors que le jardin s'effondrait sur lui-même, telle une perle noire s'enfonçant dans les profondeurs d'un océan de néant.

Chapitre 7

L'Engrenage Brisé

La salle de bal n'était plus qu'une mer de mercure où le temps, lassé de sa propre course, s'était couché pour mourir. Sous la voûte d'opale, les courtisans n'étaient que des statues de sel, des silhouettes de brume dont les rires s'étaient cristallisés en stalactites invisibles. Élara franchit le seuil, ses pas ne produisant aucun son sur le dallage de nacre, comme si le monde lui-même retenait son souffle pour ne pas briser la fragilité de cette seconde éternelle. L'air sentait le métal froid et la violette fanée, un parfum de fin de règne qui s'insinuait sous ses gants de dentelle.

Au centre de ce naufrage immobile, le Prince Alaric reposait sur le velours du trône, tel un dieu de marbre déchu d'un piédestal de nuages. La lumière des hautes fenêtres, une clarté de lune liquide, caressait ses traits d'une perfection trop absolue pour être honnête. Élara s'approcha, ses yeux couleur d'incendie mourant scrutant chaque ombre, chaque pli de son costume de nuit. Elle sentait le poids des regards pétrifiés des six autres prétendantes, des poupées de porcelaine aux cœurs de ronce, immobiles dans leur ambition déçue, éparpillées autour de l'estrade comme les débris d'une constellation brisée.

Le reflux du sang était un spectacle d'une horreur féérique. Les gouttes de pourpre, au lieu de s'imbiber dans le tissu, roulaient sur la peau du Prince comme des perles de rosée sur une feuille de lotus. Elles ne tombaient pas ; elles montaient. Elles gravissaient les collines de ses muscles, remontaient le long de ses mains d'ivoire, s'engouffrant avec une hâte surnaturelle vers l'entaille sombre laissée par l'épine de rose noire. C'était une marée inversée, un océan de rubis retournant vers ses abysses originels.

Élara s'agenouilla, ses doigts effleurant presque le torse du prince. Elle ferma les yeux un instant, laissant son don — cette capacité de lire les murmures des choses muettes — s'étendre comme une nappe d'huile sur une eau calme. Le Prince ne sentait pas la mort. Il ne sentait pas non plus la vie. Il dégageait une odeur d'huile ancienne, de frottements de cuivre et de poussière d'étoiles.

Ses mains gantées tremblèrent légèrement lorsqu'elle écarta le pan de la chemise d'argent, là où la plaie béante aurait dû vomir l'agonie. Ce qu'elle vit ne ressemblait en rien à la fragilité de la chair. Sous la coupure, là où les muscles auraient dû se tordre de douleur, elle aperçut l'éclat d'un engrenage d'or fin.

C'était une orfèvrerie divine et terrifiante. Un labyrinthe de roues dentées, si petites qu'elles semblaient faites de grains de sable céleste, s'était arrêté de tourner. Le sang royal — ce fluide phosphorescent qui n'était rien d'autre qu'un carburant alchimique — ne fuyait pas le corps ; il était aspiré par un vide magnétique, un processus de réabsorption systémique.

« Tu n'es qu'une montre dont on a brisé le ressort », murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un frisson dans le silence de diamant.

Elle comprit alors que l'épine de Morgane n'avait pas tué un homme ; elle avait grippé une machine. Le reflux n'était pas un dernier spasme de la nature, mais un mécanisme de sécurité, une procédure de scellement. En s'arrêtant, le cœur d'horlogerie d'Alaric avait déclenché le rappel de son essence pour protéger le secret de sa nature artificielle. Le Prince était une horloge cosmique, et sa fin n'était pas une mort, mais une mise en veille qui emportait tout le royaume dans son inertie.

Une Bougie d'Âme, posée sur un guéridon de corail à quelques pas de là, vacilla brusquement. Sa flamme, d'un bleu électrique, s'étira comme un cou de cygne avant de s'éteindre dans un soupir de fumée argentée. Instantanément, un pan de la mémoire d'Élara s'effiloça. Elle oublia le goût du premier baiser qu'elle n'avait jamais reçu, la

chaleur d'un soleil d'été sur ses joues d'enfant. Le vide laissé par le souvenir était une morsure de givre.

Elle devait agir. Le reflux s'accélérait. Les veines d'Alaric commençaient à luire d'une lumière interne, un azur mourant qui signalait la fin de la réabsorption. Une fois que la dernière goutte de ce sang-lumière aurait regagné le réservoir central de sa poitrine, l'engrenage se verrouillerait à jamais, pétrifiant Éphéméria dans une gangue d'éternité stérile.

Élara sortit une fine aiguille d'ébène de sa manche, un outil de scribe qu'elle utilisait pour déchirer les secrets des parchemins anciens. Ses mains ne tremblaient plus. Elle n'était plus la suspecte, la roturière tachée de suie ; elle était l'horlogère du destin. Elle plongea la pointe de l'aiguille entre deux roues dentées, là où un fragment de l'épine noire s'était logé comme un grain de nuit dans un mécanisme solaire.

Le contact de l'acier contre le cuivre divin produisit une étincelle qui illumina brièvement les visages de cire des autres femmes. Élara sentit une vibration remonter le long de son bras, un battement de cœur qui n'était pas le sien, mais celui d'un univers en miniature. Elle vit, dans le reflet des engrenages, les siècles passer comme des feuilles mortes sous le vent. Elle vit qu'Alaric n'était que le gardien d'un temps qu'il n'avait jamais vécu, une marionnette d'argent destinée à maintenir l'illusion d'une continuité.

« Pourquoi l'as-tu fait ? » semblait demander le silence de la pièce.

Élara savait que la vérité était une lame à double tranchant. En relançant le mécanisme, elle sauverait le royaume de la stase, mais elle condamnerait le Prince à une existence de simulacre, et elle-même à la poursuite d'une ombre. Mais si elle laissait le silence gagner, si elle laissait le sang finir son voyage vers le centre, ils deviendraient tous des souvenirs oubliés dans une boîte de musique brisée.

Elle appuya sur le levier minuscule qu'elle venait de découvrir, une petite languette de platine gravée de runes microscopiques. Sous ses doigts, une chaleur soudaine irradiait. Un déclic, aussi léger que le craquement d'une aile de papillon, résonna dans l'immensité de la salle.

Le reflux s'interrompit. Pendant une fraction de seconde, le sang suspendit sa course, hésitant entre la vie et l'oubli. Puis, lentement, les rubis liquides recommencèrent à couler dans le sens de la pente, redescendant vers les mains, réchauffant la peau de marbre, redonnant aux veines leur couleur de crépuscule.

Mais le rythme n'était plus le même. L'horlogerie interne émettait désormais un son irrégulier, un hoquet de métal qui rappelait le chant d'un grillon blessé. Alaric n'était pas réparé ; il était simplement remis en marche, condamné à boiter à travers les heures.

Élara se redressa, essuyant une perle de sueur qui brillait comme un diamant sur son front. Elle regarda les Bougies d'Âme. Il n'en restait plus que trois, leurs mèches dévorant goulûment les derniers vestiges des enfances et des amours des convives. Le royaume commençait à respirer de nouveau, un souffle court et saccadé, mais les portes du palais restaient scellées. Le vortex temporel, bien qu'apaisé, vibrait toujours autour d'eux comme une cloche de verre invisible.

Elle comprit que la vérité qu'elle venait de découvrir — le secret de l'automate royal — n'était que la première strate d'un mensonge bien plus ancien. Elle se tourna vers les autres prétendantes. L'une d'elles, la marquise de Val d'Or, venait de cligner des yeux. Le temps reprenait ses droits, mais avec la cruauté d'un créancier qui réclame ses dettes.

Le Prince Alaric n'ouvrirait pas les yeux tout de suite. Il restait là, une idole de métal et de soie, attendant que le sacrifice des souvenirs soit complet pour se réveiller dans un monde dont personne ne se rappellerait l'origine. Élara serra ses mains contre sa

poitrine, sentant sous la dentelle de ses gants la suie et l'encre qui marquaient sa propre humanité. Elle était la seule à savoir que leur souverain n'était qu'un jouet magnifique, et que la magie qui les entourait n'était que la vapeur d'une machine en train de s'étouffer.

Dehors, le carrosse de verre gémissait sous le givre, et le ciel d'Éphéméria, privé de ses étoiles par la faim des cierges, devenait d'un noir absolu, une toile vierge sur laquelle le destin attendait d'écrire son prochain massacre d'ombres. Élara s'éloigna du trône, son ombre s'étirant sur le sol comme une racine cherchant la terre, alors que dans le lointain, une autre Bougie d'Âme mourait, emportant avec elle le nom de sa propre mère. Elle ne pleura pas ; elle n'avait déjà plus le souvenir de ce qu'était une larme. Elle se contenta de marcher vers l'obscurité, là où la vérité l'attendait, nue et tranchante comme un éclat de miroir.

Chapitre 8

Le Banquet des Vices

L'air du Grand Réfectoire n'était plus qu'un souffle de givre et d'ambre, une haleine de dragon endormi sous une montagne de cristal. Les lustres, tels des méduses de diamant suspendues à la voûte céleste du palais, ne diffusaient plus qu'une clarté de linceul. Au centre de cette immensité pétrifiée, la table du banquet s'étirait comme un serpent d'ébène, chargée de victuailles dont les couleurs commençaient à se figer dans une éternité de sucre et de sel. Les fruits, autrefois gorgés de soleil, ressemblaient désormais à des bijoux opaques, et le vin dans les coupes de cristal s'était transformé en un rubis solide, incapable de couler, incapable de désaltérer.

Élara avançait dans cet univers de reflets brisés, ses pas ne produisant aucun son sur les dalles de marbre qui semblaient avoir absorbé le bruit même de l'existence. Elle vit alors les quatre silhouettes se détacher de l'ombre des colonnes, telles des nymphes vénéneuses sorties d'un songe mal éteint. C'étaient les prétendantes, ces filles de l'orage et de la soie, dont les ambitions rongeaient la trame du temps comme des mites dorées.

Lyra, dont l'Envie avait sculpté le visage en une lame d'argent effilée, fut la première à rompre le silence de mort. Sa robe, tissée de plumes de paons dont les yeux semblaient vous suivre avec malveillance, frissonna. Ses doigts, longs et pâles comme des racines cherchant l'eau, se tendirent vers le grand candélabre central où les dernières Bougies d'Âme agonisaient.

— Pourquoi devrions-nous partager cette lumière avec les fantômes de ce royaume ? murmura-t-elle, et sa voix avait le crissement de la glace qui se fend sous le poids de l'hiver. Si nous éteignons ces cierges nous-mêmes, si nous en capturons l'essence

dans nos flacons de parfum, nous serons les seules à posséder une mémoire lorsque le soleil refusera de se lever. Le reste d'Éphéméria ne sera qu'une page blanche, une mer sans vagues où nous pourrons régner sur l'oubli.

À ses côtés, Olympe, la Gourmandise incarnée, laissait errer ses mains sur les mets pétrifiés. Son corps était enveloppé dans des velours d'un pourpre si sombre qu'ils semblaient boire la lumière alentour. Elle ne désirait pas le pouvoir, elle désirait la sensation. Elle voulait dévorer le temps lui-même, l'avalier comme une friandise rare jusqu'à ce que ses veines ne charrient plus du sang, mais des souvenirs d'étés lointains et de miel sauvage.

— Je sens le parfum des premiers baisers qui s'échappe de cette mèche, gronda Olympe en désignant une bougie qui vacillait. C'est un nectar que je ne laisserai pas se dissiper dans le néant. Je veux le boire. Je veux que chaque seconde de ce royaume devienne une parcelle de ma chair.

Callisto, drapée dans des voiles de brume qui laissaient deviner une beauté de marbre froid, s'approcha d'Élara. Elle représentait la Luxure, non celle des corps, mais celle des âmes que l'on possède et que l'on brise pour en admirer les éclats. Ses yeux étaient deux puits de nuit où flottaient des étoiles mortes. Elle ne regardait pas Élara comme une rivale, mais comme un bibelot curieux que l'on hésite à jeter au feu.

— Ne sens-tu pas la chaleur qui nous quitte, petite souris de cendre ? demanda-t-elle en caressant l'air près du visage d'Élara. Le Prince est un automate brisé, un jouet dont les ressorts ont cessé de chanter. Pourquoi pleurer sur une mécanique ? Prenons ce qui reste de vie dans ces cierges. Devenons des déesses de cire avant que l'ombre ne nous dévore.

Enfin, Morphea, la Paresse, semblait flotter plus qu'elle ne marchait. Ses dentelles étaient des toiles d'araignée où restaient prisonniers des fragments de poèmes oubliés. Elle ne cherchait ni à posséder, ni à dévorer. Elle voulait seulement que le

mouvement s'arrête pour toujours. Que le silence devienne son amant éternel.

— L'effort de se souvenir est une torture, soupira Morphea. Laissez-moi souffler sur ces flammes. Que l'obscurité soit un drap de soie sur nos paupières lasses. Si nous effaçons le royaume, nous n'aurons plus jamais à craindre le réveil.

Les quatre femmes encerclèrent le candélabre. Leurs mains s'unirent dans un pacte d'ombre, créant un cercle de forces telluriques qui fit trembler les murs du réfectoire. Les flammes des Bougies d'Âme, normalement d'un jaune pur, virèrent brusquement au bleu cobalt, puis à un violet de tempête. Elles semblaient hurler, non pas de douleur, mais de peur. Car chaque millimètre de cire qui fondait emportait avec lui une certitude : le nom d'un premier amour, le goût du pain chaud, le souvenir de la couleur d'un ciel d'octobre.

Élara sentit un vide abyssal s'ouvrir dans son propre esprit. Elle chercha le visage de son père, mais il s'effrita comme du sable entre ses doigts mentaux. Elle chercha le souvenir de sa propre maison, mais il n'en resta qu'une odeur de fumée et de pluie. Les quatre prétendantes riaient, un rire qui ressemblait au fracas de la porcelaine jetée contre un rocher. Elles aspiraient les âmes, elles se gorgeaient de la substance même d'Éphéméria pour se forger un bouclier contre la fin des temps.

Le candélabre commença à se courber sous l'intensité de leur avidité. L'argent massif se liquéfiait comme s'il pleurait la trahison de ses maîtresses.

— Arrêtez ! cria Élara, mais sa voix ne fut qu'un murmure de feuilles mortes dans le tumulte.

Elle s'avança, ses mains gantées de dentelle noire se posant sur le bord de la table. Elle ferma les yeux et activa son don. Sous ses doigts, le bois mort du banquet commença à lui raconter son histoire : la forêt ancienne d'où il venait, le chant des oiseaux qui s'y étaient posés, le passage des saisons. Elle injecta ces visions dans le

cercle des quatre coupables. Elle ne luttait pas avec de la violence, mais avec un surplus de réalité, une surcharge de mémoire brute que leurs cœurs corrompus ne pouvaient contenir.

Les prétendantes titubèrent. Lyra vit ses plumes de paon se transformer en charbons ardents, car l'envie ne peut supporter la pureté d'une forêt originelle. Olympe suffoqua, le goût de la sève amère inondant ses sens, noyant sa gourmandise sous une vague de nature sauvage et indomptable. Callisto recula, son marbre se fissurant sous la chaleur d'un soleil qu'elle avait oublié de désirer. Morphea fut secouée par le battement de mille ailes d'oiseaux, un mouvement si frénétique qu'il brisa son apathie de porcelaine.

Le candélabre retrouva sa rigidité, et les flammes redevinrent d'un or paisible, bien que tragiquement basses.

Le coup d'État des ombres avait échoué, mais le prix était lourd. Les quatre prétendantes gisaient au sol, leurs parures ternies, leurs regards éteints comme des lampes sans huile. Elles n'étaient plus que des coquilles vides, ayant trop bu d'un passé qu'elles ne pouvaient digérer.

Élara resta seule debout, face au dernier cierge. La mèche n'était plus qu'un point incandescent, un dernier battement de cœur dans une poitrine de nuit. Elle regarda ses mains. Elle avait sauvé les souvenirs du royaume, mais elle sentait qu'un fragment d'elle-même s'était évaporé dans la lutte. Elle ne savait plus quel était le son de sa propre voix quand elle riait.

Le Prince Alaric, sur son trône lointain, devait sentir le reflux de son sang-vortex ralentir. Le mécanisme d'horlogerie dans sa poitrine émit un cliquetis métallique, une plainte de cuivre et d'acier qui résonna dans toute la salle du banquet. C'était le son d'un temps qui ne demandait qu'à mourir, ou à renaître.

Dehors, le givre sur le carrosse de verre s'épaissit, dessinant des fleurs de mort sur la transparence du destin. Élara prit le dernier cierge entre ses mains tremblantes. La cire chaude coula sur sa dentelle, une larme de lumière dans un océan d'encre. Elle savait maintenant que la vérité ne se trouvait pas dans la survie, mais dans l'acceptation de la fin. Elle se tourna vers la sortie, là où le couloir s'enfonçait dans les entrailles du palais, là où le mécanisme final attendait son ultime tour de clé.

Le banquet des vices était terminé, laissant derrière lui le parfum amer de la vanité et l'éclat mourant d'une étoile tombée dans la boue. Élara s'enfonça dans le silence, portant la dernière étincelle d'un monde qui refusait encore, pour quelques instants, de dire adieu à sa propre légende.

Chapitre 9

Le Tombeau de Verre

Le seuil de la grande porte ne séparait plus seulement l'intérieur de l'extérieur ; il marquait la lisière entre un songe fiévreux et une éternité de givre. Élara de Cendre avançait, sa main gantée serrant le cierge d'âme dont la mèche grésillait comme un insecte d'or pris dans une toile d'araignée. À chaque pas, la flamme dévorait un souvenir de son enfance — le goût d'une mère sauvage, l'odeur de la pluie sur la pierre chaude — pour projeter un halo de clarté protectrice contre l'obscurité vorace qui rampait sur le parvis. Derrière elle, les autres prétendantes avançaient en une procession de spectres soyeux, leurs traînes de velours crissant sur le dallage que le froid avait transformé en un miroir d'obsidienne. Le monde s'était tu. Le vent lui-même était une statue d'air invisible, immobile entre deux battements de cils.

Le parvis du palais d'Éphéméria n'était plus qu'une mer de corail blanc où le temps s'était échoué. Au centre de cette désolation minérale, le carrosse de verre trônait, non plus comme un véhicule de lumière, mais comme un cœur de diamant noir emprisonné dans une gangue de glace absolue. Les roues, jadis filigranées d'or pur, étaient désormais des constellations figées, et les chevaux de brume qui le tiraient étaient devenus des colonnes de sel opalescent, leurs naseaux exhalant une vapeur qui ne se dissipait jamais. C'était une architecture de larmes solidifiées, un mausolée de transparence qui semblait attendre que la fin des âges vienne enfin briser son sceau.

Élara s'approcha du bloc de glace noire. La surface de la paroi n'était pas lisse, mais hérissée d'épines de givre qui pointaient vers le ciel comme les prières muettes d'un peuple oublié. Elle sentit ses propres doigts s'engourdir, le sang dans ses veines ralentissant sa course, imitant la stase du Prince Alaric resté là-bas, dans la salle du bal. Son don de vision s'éveilla alors, une brûlure sourde derrière ses paupières. En

effleurant la surface gelée, elle ne vit pas seulement la matière, elle perçut le murmure de l'objet, son cri étouffé sous les couches de froid surnaturel. Le carrosse ne pleurait pas sa splendeur perdue ; il hurlait la trahison qu'il avait abritée sous ses banquettes de satin.

« Aidez-moi », souffla-t-elle, et sa voix fut un flocon de neige s'écrasant contre un mur d'airain.

Les six autres femmes se rapprochèrent, formant un cercle de perles et de poisons autour du tombeau de verre. Leurs souffles créaient des nuages de nacre qui semblaient s'enrouler autour du carrosse comme des lianes de lierre spectral. Sous l'effet combiné de leurs sept cierges d'âme, la glace noire commença à frémir. Ce n'était pas une fonte, mais une métamorphose. Le noir devint bleu nuit, puis violet d'orage, révélant peu à peu l'intérieur de l'habitacle. Là, suspendu dans une atmosphère de saphir liquide, flottait le secret du Prince.

À l'intérieur, le temps n'avait pas simplement cessé de couler ; il s'était replié sur lui-même comme une fleur de lotus à la tombée du crépuscule. Sur le siège de brocart, une feuille de parchemin flottait, immobile, défiant la gravité. Elle semblait faite d'une peau de lune tannée, et l'encre qui la recouvrait pulsait d'une lueur d'ébène, comme si les mots eux-mêmes étaient des créatures vivantes cherchant à s'échapper de leur prison de cellulose. C'était la lettre qu'Alaric écrivait au moment où le douzième coup de minuit avait décidé de ne jamais mourir.

Élara tendit la main, et la glace, sous la pression de sa volonté et de la chaleur décroissante de sa bougie, céda avec un bruit de cristal brisé, une note de musique pure qui résonna jusqu'aux confins du royaume. Elle plongea son bras dans le froid qui mordait comme une meute de loups d'argent. Ses doigts de dentelle et de suie se refermèrent sur le papier. À cet instant, une décharge de souvenirs ne lui appartenant pas traversa son être : elle vit le Prince, son visage de marbre déformé par une terreur qu'aucun sujet n'avait jamais soupçonnée. Elle entendit le cliquetis de son cœur

d'horlogerie s'emballer, un tic-tac de cuivre qui sonnait comme un glas au milieu d'un jardin de roses empoisonnées.

Elle retira sa main, tenant le parchemin contre sa poitrine. Les autres prétendantes s'agglutinèrent, leurs visages sculptés par l'avarice et l'angoisse, leurs yeux brillant comme des bijoux maléfiques sous la lumière mourante des cierges.

« Lisez, Élara de Cendre, » siffla l'une d'elles, dont la robe de soie émeraude semblait faite de peau de serpent. « Lisez avant que nos souvenirs ne s'éteignent et que nous ne devenions que des poupées de cire dans ce château de givre. »

Élara déplia le parchemin. L'écriture d'Alaric était une danse de ronces, des lettres acérées qui déchiraient le blanc du papier. L'encre était encore fraîche, ou du moins, le temps l'avait préservée dans cet état de naissance perpétuelle. Elle commença à lire, et chaque mot était une goutte de métal fondu tombant dans un lac glacé.

« *À celui ou celle qui recueillera mes cendres avant que le rouage final ne se brise...* » commença-t-elle, sa voix tremblante comme une feuille de tremble dans l'automne éternel. « *Le mécanisme de mon cœur ne s'arrête pas par usure, mais par le vol d'une étincelle que je croyais avoir mise à l'abri. Je sens le froid monter, non de l'hiver qui vient, mais de l'âme qui se tient à mes côtés. Elle qui porte le parfum de la trahison comme d'autres portent le musc. Elle dont le nom est gravé dans l'ombre de mon propre trône...* »

Élara s'interrompit. Un craquement sinistre retentit sous ses pieds. Le parvis tout entier semblait vouloir se lézarder. La lettre n'était pas seulement un aveu, c'était une clé. Au fur et à mesure qu'elle lisait, la glace noire du carrosse se muait en une substance visqueuse, un pétrole de ténèbres qui commençait à envahir le sol. Les étoiles au-dessus d'elles semblèrent vaciller, comme des bougies prêtes à être mouchées par une main géante.

« Continuez ! » ordonna une autre prétendante, dont le collier de rubis ressemblait à une gorge tranchée.

Élara baissa les yeux sur la suite du texte. Le nom était là, écrit avec une force qui avait percé le parchemin. Ce n'était pas un nom de baptême, mais un titre de légende, une identité cachée sous des couches de mensonges aussi épaisses que la poussière sur les vieux grimoires de la bibliothèque royale. Alaric ne dénonçait pas une femme, il dénonçait une force, une entité qui s'était glissée parmi elles, dissimulant son absence de battements de cœur sous des parures de soie lunaire.

« *Elle que je craignais le plus n'est pas celle qui manie la dague,* » reprit Élara, le souffle court, « *mais celle qui a tissé le voile du temps pour nous y étouffer. Elle est la gardienne du silence, celle qui n'a pas de reflet dans les miroirs de mercure...* »

Soudain, le cierge d'âme entre les mains d'Élara projeta une dernière lueur aveuglante avant de s'évanouir dans une fumée à l'odeur de jasmin flétri. Elle perdit instantanément le souvenir du visage de sa mère. Un vide immense s'installa dans son esprit, une chambre blanche où ne résonnait plus que l'écho de la lettre. Le froid redoubla d'ardeur, transformant ses larmes en perles de cristal qui roulaient sur ses joues de porcelaine.

Autour d'elle, les autres prétendantes s'étaient figées. Leurs cierges s'éteignaient l'un après l'autre dans un ballet de ténèbres. Le carrosse de verre, libéré de sa gangue de glace mais privé de sa lumière, commença à s'enfoncer dans le sol de pierre, comme s'il retournait dans les entrailles de la terre dont il n'aurait jamais dû sortir.

Élara regarda une dernière fois le parchemin avant que l'obscurité totale ne l'engloutisse. Le nom final, écrit en lettres de feu froid, brillait encore d'une lueur résiduelle. Ce n'était pas le nom d'Élara de Cendre, ni celui de ses rivales. C'était un nom qui appartenait à l'histoire même d'Éphéméria, un nom qui signifiait la fin de tout cycle.

Le vortex temporel au centre du palais poussa un long gémissement de métal supplicé. Le reflux du sang royal dans les veines d'Alaric touchait à sa fin. Le temps allait reprendre sa course, ou s'effondrer définitivement dans le néant. Élara serra le papier inachevé contre sa peau, sentant le mécanisme d'horlogerie du Prince, quelque part dans les profondeurs du château, donner son dernier tour de clé désespéré. La vérité était un fardeau de plomb dans un monde de plumes, et elle était désormais la seule à savoir que le bourreau n'était pas parmi les invités, mais qu'il était l'architecte même du bal.

Le silence se fit absolu, un linceul de velours noir posé sur la gorge du monde.

Chapitre 10

Le Sacrifice du Souvenir

La flamme de la Bougie d'Âme ne vacillait pas ; elle pulsait comme le gosier d'un oiseau de feu pris dans une cage de cristal. Au centre de la salle de bal, où le silence s'était solidifié en une banquise d'opale, ce cierge monumental trônait sur un piédestal de racines d'argent entrelacées. Ce n'était pas de la cire qui coulait le long de son flanc, mais des larmes de lumière ambrée, emprisonnant des fragments de rires et des éclats de voix disparus. Élara de Cendre s'avança, ses pas ne produisant aucun son sur le pavage de marbre noir, comme si elle marchait sur la surface d'un lac de nuit. Elle sentait le poids des regards des six autres prétendantes, figées dans leurs parures de soie lunaire, telles des statues de sel attendant que le vent de l'oubli les balaie. Leurs cœurs, corrodés par une ambition aussi acide que le venin de mandragore, battaient dans une syncope lente, calquée sur le reflux du sang d'Alaric qui remontait, goutte à goutte, vers son mécanisme intérieur.

Le Prince était une merveille de porcelaine et de métal précieux, une idole brisée sur l'autel de sa propre éternité. Élara posa ses mains gantées sur le rebord du candélabre. La chaleur qui s'en dégageait n'était pas celle d'un foyer domestique, mais celle, sauvage et ancienne, d'une étoile mourante. Pour voir la vérité, pour déchirer le voile de givre qui occultait le crime, elle devait offrir ce qu'elle possédait de plus cher : le souvenir de la source.

Elle ferma les yeux de la couleur d'un incendie mourant et plongea dans les profondeurs de sa propre psyché. Elle y trouva l'image, intacte et vibrante comme une aile de papillon sous le soleil. C'était un matin de saphir, bien avant les cendres, bien avant que la suie ne marque ses mains de roturière déguisée. Elle se revit enfant, courant dans une prairie de jacinthes d'eau dont le parfum était une caresse de

velours. Sa mère était là, une silhouette de lin blanc, dont le rire s'écoulait comme un ruisseau de perles sur des galets de quartz. C'était l'unique fragment de pureté qui subsistait dans son âme, une ancre d'or dans l'océan de ses mensonges.

D'un geste lent, avec la solennité d'une prêtresse sacrifiant à une divinité oubliée, elle tendit ce souvenir vers la flamme centrale. Le contact fut un cri silencieux. La mèche aspira l'image. Élara sentit la prairie se faner dans sa mémoire, les jacinthes virer au gris, le visage de sa mère s'effacer comme une écriture sur le sable léchée par la marée. Un vide immense, un gouffre de nacre, s'ouvrit en elle. Elle ne savait plus quel goût avait l'enfance, ni quel chant berçait ses nuits autrefois. En échange de cette offrande de clarté, la bougie projeta une lueur d'une intensité insoutenable, une irradiation de mercure qui transperça les ténèbres du palais.

Le temps, cette bête blessée, sembla s'étirer comme une résine chaude. La vision s'imposa à elle, non pas comme une image, mais comme une immersion dans un océan de réminiscences forcées. Elle vit le Prince Alaric, debout sous le lustre de diamants, au moment précis où le douzième coup de minuit commençait à se cristalliser. Il ne ressemblait pas à un homme, mais à un automate d'une beauté terrifiante, dont les rouages d'or murmuraient des secrets d'alchimiste. À ses côtés, l'air commença à onduler, comme la surface d'un miroir frappée par une pierre. Une ombre se dessina, une silhouette fluide faite de fumée d'encens et de reflets d'obsidienne.

Élara vit la main de l'assassin s'élever. Ce n'était pas une main de chair, mais une griffe de ténèbres translucides, tenant une rose noire dont les pétales semblaient dévorer la lumière ambiante. L'épée s'enfonça dans la poitrine du Prince avec la précision d'un horloger ajustant un ressort. Alaric ne cria pas. Son visage de marbre se fendilla simplement, laissant échapper un filet de sang argenté qui, au lieu de s'écouler sur son costume, commença à flotter dans l'air comme des rubis en apesanteur.

« Montre-moi son visage ! » murmura Élara, sa voix n'étant plus qu'un souffle de vent dans les ruines.

Elle força sa vision à traverser la brume magique, à percer les strates de sortilèges qui protégeaient l'identité du régicide. Mais à mesure qu'elle s'approchait de la vérité, une force contraire, ancienne et colossale comme le poids des montagnes, se dressa contre elle. La silhouette changeait de forme à chaque battement de cil. Elle devint tour à tour un vol de corbeaux, une cascade de sable noir, puis un entrelacs de racines millénaires. Le visage restait une énigme, une page blanche baignée d'un éclat bleuté. C'était une magie qui n'appartenait pas au monde des hommes, une trame tissée par les doigts mêmes de l'Architecte de l'Univers.

La flamme de la bougie commença à faiblir, virant au violet sombre, signe que le souvenir d'Élara avait été entièrement consommé. La vision se mit à vaciller. Elle vit le sang royal entamer son reflux, chaque goutte retournant vers la plaie comme si le temps lui-même cherchait à recoudre l'instant du crime. Le mécanisme d'horlogerie dans la poitrine d'Alaric, à moitié exposé, produisait un son de métal supplicié, un râle de bronze qui résonnait dans les fondations d'Éphéméria.

Soudain, juste avant que l'obscurité ne reprenne ses droits, l'ombre se tourna vers elle. Là où aurait dû se trouver un visage, il n'y avait qu'un vide constellé d'étoiles lointaines, un firmament emprisonné sous une apparence humaine. Un murmure parvint à ses oreilles, non pas par le canal de l'ouïe, mais comme une vibration dans ses os : « La fin est le début, et l'architecte est la demeure. »

La lueur s'éteignit brusquement. Élara fut projetée en arrière, son corps heurtant le marbre froid. Elle resta étendue là, le souffle court, ses mains tâtonnant dans le noir à la recherche d'un passé qu'elle ne possédait plus. Le souvenir de sa mère, de la prairie, du soleil doré, tout avait disparu, laissant une cicatrice de silence dans son esprit. Elle était désormais une page vierge dans un livre de cauchemars.

Autour d'elle, le vortex temporel au centre de la salle rugissait avec une fureur renouvelée. Les murs du palais gémissaient, les pierres de taille semblaient vouloir se désassembler pour retourner à l'état de poussière d'étoiles. Le reflux du sang d'Alaric touchait à son terme. La vérité qu'elle avait entrevue n'était pas une libération, mais une condamnation plus lourde encore. Le bourreau n'était pas une rivale jalouse, ni un courtisan avide de pouvoir. L'assassin était l'essence même d'Éphéméria, une volonté cosmique qui avait décidé que le bal devait durer une éternité, ou ne jamais avoir eu lieu.

Élara se redressa avec peine, sentant le mécanisme du Prince donner son dernier tour de clé, un claquement sec qui résonna comme un coup de tonnerre dans le dôme de cristal. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que n'importe quel cri. C'était le silence d'un monde qui retient sa respiration avant de s'effondrer. Elle serra contre elle le papier où le nom de l'architecte brûlait d'un feu froid, consciente que le prix de son sacrifice n'avait été que de troquer une ignorance douce contre une connaissance mortelle. L'obscurité était désormais totale, un linceul de velours noir posé sur la gorge du monde, attendant que le premier battement du nouveau temps ne vienne briser le Royaume ou l'effacer à jamais.

Chapitre 11

L'Agonie de l'Or

Les murs du palais ne pleuraient plus de larmes d'eau, mais de larges plaques d'or pur qui se détachaient de la voûte comme les écailles d'un dragon millénaire rendant son dernier souffle. Ce n'était pas une chute brutale, mais une desquamation lente, une lèpre précieuse qui rongait les corniches, les chapiteaux et les visages des statues de saints oubliés. Chaque parcelle de dorure qui frappait le sol de marbre ne produisait pas le fracas du métal, mais le soupir étouffé d'une aile de papillon qui se déchire. Dans cette nef d'un silence insupportable, le palais d'Éphéméria se dévêtait de sa gloire pour n'offrir plus que l'ossature d'un rêve trop longtemps retenu. Élara de Cendre observait ces lambeaux de lumière solide tourbillonner dans l'air immobile, pareils à des feuilles mortes d'un automne alchimique.

Le silence, désormais, possédait une texture. Il n'était plus l'absence de bruit, mais une présence étouffante, une nappe de coton invisible qui s'enroulait autour des gorges et figeait les battements de cils. C'était un silence de verre, si fragile qu'un simple souffle aurait pu le briser en mille éclats tranchants. Au centre de la salle de bal, les sept prétendantes ne ressemblaient plus qu'à des poupées de porcelaine abandonnées dans un grenier cosmique. Leurs robes de soie lunaire commençaient à s'effiloche, les fils d'argent se changeant en toiles d'araignée grises sous l'effet d'une décomposition qui ne touchait pas la chair, mais l'essence même de leur être.

Élara tourna ses yeux, deux braises couvant sous la cendre de ses paupières, vers le centre du désastre. Là, le Prince Alaric demeurait un astre noir autour duquel tout gravitait. Son sang, une rivière de rubis sombres, continuait sa course contre-nature, remontant le long de sa gorge, défiant les précipices de l'espace pour retourner vers le mécanisme brisé qui lui servait de cœur. Le vortex temporel qui émanait de sa poitrine

était une déchirure dans la trame du monde, un tourbillon de poussière d'étoiles et de rouages invisibles qui grinçaient contre les parois de la réalité.

Il ne restait que trois bougies.

Trois flammes vacillantes, bleues comme des veines sous une peau translucide, luttèrent contre l'appétit de l'ombre. Chaque bougie était un fragment de l'histoire d'Éphéméria qui se consumait. La première, déjà réduite à un moignon de cire translucide, exhalait une odeur de souvenirs d'enfance — le rire d'un enfant sur une balançoire de nuages, le goût d'une pomme de cristal cueillie dans les vergers d'hiver. À mesure qu'elle diminuait, le visage d'une des prétendantes s'effaça doucement, ses traits devenant aussi lisses que le galet d'une rivière morte. Elle ne disparaissait pas ; elle s'oubliait elle-même, devenant une ombre sans nom dans une salle sans issue.

Isabeau de Glace fit alors un pas en avant. Ses mouvements étaient ceux d'une biche marchant sur un lac gelé dont elle sent les craquements sous ses sabots de nacre. Elle était la plus froide des sept, une créature de givre et de diamants, dont le cœur battait au rythme lent des glaciers. Elle leva ses mains, des mains si blanches qu'elles semblaient taillées dans la lune, et invoqua l'ancienne magie des Frimas. Elle voulait geler le vortex, suspendre cette agonie circulaire dans une gangue de glace éternelle pour sauver ce qui pouvait encore l'être de cette seconde infinie.

Un frisson parcourut la salle. Le givre se répandit sur le sol comme une dentelle de cristal, grimpant le long des jambes du Prince, tentant de mordre les bords de la déchirure temporelle. Pendant un instant, le temps parut s'incliner. Les plaques d'or suspendues dans leur chute s'arrêtèrent, capturées par des fils de gel bleuté. Un espoir fragile, semblable à une bulle de savon dérivant sur un champ de ronces, flotta dans l'air.

Mais le vortex n'était pas un fleuve que l'on pouvait enchaîner par le froid. C'était une

blessure dans le concept même de l'existence.

Lorsque les doigts d'Isabeau effleurèrent le bord du remous chronologique, le cri qu'elle poussa fut dépourvu de son, car le silence avait déjà dévoré la voix des hommes. On ne vit que sa bouche s'ouvrir sur un gouffre d'obscurité. Au contact du gel, le vortex ne s'immobilisa pas ; il se nourrit de la stase. L'entropie changea de visage. Le sang d'Alaric accéléra sa course, devenant un flux de mercure incandescent. Les rouages invisibles se mirent à tourner avec une fureur désespérée, broyant les secondes comme des grains de blé dans un moulin céleste.

Le palais réagit par un spasme tellurique. Les colonnes de marbre, jadis solides comme des montagnes, commencèrent à se tordre comme des branches d'osier sous l'orage. La géométrie devenait folle. Les distances s'étiraient, transformant la salle de bal en une plaine infinie où les murs s'enfuyaient vers des horizons impossibles. Le plafond de cristal se fissura, non pas en brisures nettes, mais en veines de foudre qui restaient gravées dans le vide, laissant entrevoir au-delà du dôme non pas le ciel nocturne, mais un abîme de velours où nageaient des méduses de lumière.

Isabeau fut rejetée en arrière, son corps de givre se brisant par endroits, révélant qu'à l'intérieur, elle n'était faite que de neige soufflée et de regret. Le temps, ainsi provoqué, exigeait son tribut. La deuxième bougie s'éteignit brusquement, non pas faute de cire, mais comme si une main invisible l'avait pincée. Aussitôt, le souvenir des étés d'Éphéméria s'évapora de la conscience collective. La chaleur du soleil, le balancement des blés d'or, le parfum des roses de midi ; tout cela n'était plus qu'une légende dont personne ne possédait plus la clé.

Élara sentit un froid abyssal lui mordre le cœur. Ses mains, toujours tachées de cette encre mystique qui racontait les péchés des objets, commençaient à briller d'un éclat cuivré. Elle vit la troisième bougie, la dernière, dont la mèche ne tenait plus qu'à un fil de réalité. Sa flamme était minuscule, un point d'or dans un océan de ténèbres, mais elle brûlait avec une intensité de supernova. C'était la bougie des identités, celle

qui retenait encore le nom de chacun, le dernier rempart avant l'effacement total.

Le palais continuait son effondrement onirique. Les lustres de cristal se décrochèrent et, au lieu de s'écraser, ils éclatèrent en une pluie de larmes lumineuses qui restèrent suspendues à mi-hauteur, créant une forêt de diamants flottants. La poussière qui s'élevait des décombres était faite de pollen de lys et de limaille d'argent. Rien de ce qui tombait ne restait au sol ; tout ce qui se brisait cherchait à rejoindre le vortex du Prince, comme si Alaric, dans sa mort mécanique, était devenu le centre de gravité d'un univers en train de se replier sur lui-même.

Isabeau, à genoux sur le marbre qui se changeait en sable de nacre, regardait ses propres mains se dissiper en flocons. Elle avait voulu arrêter la montre, elle n'avait fait qu'en briser le ressort principal. Le temps ne s'écoulait plus, il s'effiloçait. Les secondes se détachaient de la trame comme des perles d'un collier rompu, roulant dans l'ombre pour ne plus jamais être retrouvées.

Élara s'avança vers le corps du Prince, ses pas ne produisant aucun écho sur le sol qui mourait. Elle voyait désormais, à travers les déchirures du palais, la structure même de leur monde : des fils de soie tissés par des araignées de lumière, des mécanismes d'horlogerie incrustés dans les nuages, et au milieu de tout cela, le vide qui attendait patiemment de reprendre ses droits. Le nom de l'architecte, tracé sur le papier qu'elle serrait contre elle, semblait palpiter comme un cœur étranger. Elle savait que la vérité était la seule ancre capable de stopper cette dérive vers le néant, mais la vérité était un poison qu'il fallait oser boire.

L'agonie de l'or touchait à sa fin. Le palais n'était plus qu'une carcasse de pierre grise, dépouillée de son faste, une architecture de deuil dressée contre l'éternité. La lumière de la dernière bougie vacilla violemment, projetant sur les murs des ombres gigantesques qui dansaient une sarabande macabre. Le vortex rugissait maintenant, un cri de métal et de sang qui réclamait le dénouement. Dans ce tumulte immobile, Élara de Cendre ferma les yeux, cherchant dans le silence assourdissant la vibration

unique de la coupable, alors que la dernière goutte de cire s'apprêtait à rejoindre l'obscurité.

Chapitre 12

La Vérité sous la Dentelle

La dernière larme de lumière, une perle de cire incandescente qui semblait contenir l'agonie d'un soleil miniature, hésitait au bord du néant. Dans ce silence de cathédrale engloutie, Élara de Cendre sentit le froid du vortex lui lécher la nuque, une caresse de givre et d'éternité. Le sang du Prince Alaric, cette sève de pourpre et de métal, ne s'écoulait plus vers le sol ; il remontait le long des colonnes de cristal comme un lierre écarlate cherchant à étrangler le ciel. Chaque goutte était un battement de cœur à l'envers, une seconde dérobée à la trame du monde. Élara ferma les yeux, non pour s'aveugler, mais pour libérer son regard intérieur, cette vision qui lui permettait de lire les cicatrices des choses et les murmures des étoffes.

D'ordinaire, toucher un objet revenait à feuilleter un grimoire de poussière et de lumière. Un gant lui racontait la tiédeur d'une main disparue, une bague lui chantait les promesses trahies. Mais ici, dans cette salle de bal pétrifiée où les six autres prétendantes se tenaient comme des statues de sel, la matière mentait. Les dentelles ne parlaient plus de tisserands ou de fuseaux, elles hurlaient des silences artificiels. Élara avança, ses pas ne produisant aucun son sur le damier de marbre qui semblait flotter sur un abîme de nuages noirs. Elle s'approcha de la table des offrandes, là où les Bougies d'Âme rendaient leur dernier souffle de fumée opaline.

Elle tendit une main tremblante vers un éventail de nacre abandonné par la Baronne d'Opale. Au moment où ses doigts effleurèrent la substance irisée, un vertige la saisit. Ce n'était pas l'histoire de l'objet qu'elle percevait, mais son effacement volontaire. C'était comme regarder un reflet dans l'eau au moment où une main cruelle y jette une pierre pour brouiller l'image. Quelqu'un avait cousu des voiles de mensonges sur la réalité même des atomes.

"Vous cherchez l'ombre d'une vérité dans un puits sans fond, Élara," murmura une voix qui résonna comme le froissement d'une aile de papillon de nuit.

Élara se tourna. Isabeau de Soie se tenait près du dais royal, sa robe d'un bleu céladon si profond qu'elle semblait taillée dans le velours du firmament. Ses yeux, deux orbes de mercure, ne reflétaient pas la lueur mourante de la bougie. Elle tenait entre ses doigts une rose de verre dont les pétales semblaient boire l'obscurité ambiante.

"Le don de voir est une malédiction quand le monde décide de fermer les paupières," continua Isabeau, son sourire étant une fine cicatrice de nacre sur son visage de porcelaine.

Élara comprit alors. Elle ne voyait pas les souvenirs parce qu'Isabeau ne s'était pas contentée de cacher la vérité ; elle l'avait retournée comme on retourne une peau pour en faire un gant. La prétendante n'avait pas seulement manipulé les esprits, elle avait utilisé le don de 'vision inversée'. Là où Élara lisait le passé, Isabeau imposait un futur factice, une illusion si dense qu'elle remplaçait la matière. Les souvenirs des autres femmes n'avaient pas été consumés par les bougies : ils avaient été absorbés par Isabeau, stockés dans les replis de sa robe comme des perles de rosée empoisonnées.

"C'est vous," souffla Élara, et ses mots furent des flocons de braise dans l'air figé.

"Vous n'avez pas tué le Prince avec une épine. Vous avez tué le Temps lui-même en lui injectant le poison de l'oubli. Vous êtes l'araignée qui a tissé ce bal pour dévorer nos existences."

Isabeau fit un pas, et le sol sous elle se changea en un miroir d'obsidienne. "Le Prince était une horloge dont le tic-tac me fatiguait. Il collectionnait les secrets, Élara, mais il ignorait que certains secrets ont des dents. J'ai simplement offert à ce royaume la stase qu'il méritait. Un instant de beauté éternelle, sans le lendemain qui fane et la poussière qui recouvre tout."

Le vortex, au-dessus d'elles, rugit avec une faim nouvelle. Le sang d'Alaric touchait presque le cœur de l'engrenage céleste incrusté dans le dôme. Si le contact se faisait, le reflux effacerait jusqu'au souvenir de leur naissance. Élara sentit la suie sur ses mains s'échauffer. Elle ne possédait pas la puissance d'Isabeau, mais elle possédait la vérité des humbles, celle qui s'accroche aux objets les plus simples. Elle plongea sa main dans sa poche et en sortit une petite clef de fer, rouillée, qu'elle avait ramassée dans les cuisines avant le drame.

"Cette clef," cria Élara, sa voix vibrant comme une corde de harpe sous l'orage, "elle se souvient de la porte qu'elle ouvrait ! Elle se souvient de la main du serviteur qui la tournait ! Elle est réelle, et votre illusion ne peut pas l'étouffer !"

Elle lança la clef vers le centre du vortex. L'objet de fer, si médiocre au milieu de tant de luxe spectral, traversa les courants de magie comme un javelot de réalité. Au contact de la clef, les soies lunaires d'Isabeau commencèrent à s'effiloche. Les mensonges qu'elle avait tissés se dénouaient un à un, redevenant des cris, des rires et des pleurs volés.

Le visage d'Isabeau se craquela. Ce n'était pas de la chair qui apparaissait sous les brisures, mais des rouages d'argent et des ressorts de cuivre, identiques à ceux qui battaient jadis dans la poitrine du Prince. Elle n'était qu'une extension de son mécanisme, une pièce d'horlogerie révoltée contre son propre horloger.

"La vérité est un poison," hurla Isabeau alors que son corps se transformait en une pluie d'aiguilles de montre.

"Non," répondit Élara, alors que l'obscurité totale tombait enfin, "la vérité est l'aube que l'on n'attendait plus."

La dernière bougie s'éteignit. Dans le noir absolu, le silence ne fut pas celui de la

mort, mais celui d'un premier souffle. Un craquement de cristal brisé retentit — le douzième coup de minuit, enfin libéré, sonna comme un tonnerre de délivrance. Le vortex s'effondra en une pluie de diamants inoffensifs, et le palais respira à nouveau, baigné par la lumière froide et pure d'une lune qui reprenait sa course dans le ciel d'ébène. Élara resta seule au milieu des débris d'un temps qui ne serait plus jamais le même, serrant contre elle le souvenir d'un monde qui venait de naître une seconde fois.

Chapitre 13

Le Treizième Coup

L'air du Grand Bal n'était plus qu'une sève épaisse, un ambre translucide où les souffles des courtisans restaient suspendus comme des fantômes de givre. Au centre de ce naufrage immobile, le Prince Alaric ne ressemblait plus à un homme, mais à une idole de porcelaine brisée. Le rubis sombre de son sang, au lieu de s'abreuver à la terre, défiait la gravité terrestre pour remonter le long de ses membres de marbre, dessinant des arabesques de corail vivant sur la soie argentée de son pourpoint. Ce n'était pas un écoulement, c'était une marée inversée, un reflux vers la source de l'existence, cherchant à nourrir un moteur que les cieux avaient condamné au silence.

Élara de Cendre sentait le poids de chaque seconde non vécue peser sur ses paupières. Ses mains, gantées de dentelle noire, tremblaient légèrement. Elle voyait ce que les autres ignoraient : l'aura des objets, leurs gémissements de métal et de bois. La salle de bal n'était plus un décor de fête, mais un immense mécanisme dont les rouages s'étaient enrayés dans la gorge du temps. Les "Bougies d'Âme", disposées en un cercle rituel autour du Prince, diminuaient avec une lenteur de glacier. À chaque millimètre de cire dévoré, un souvenir s'évaporait de l'assemblée. Un premier baiser, le nom d'une mère, la couleur d'un ciel d'enfance ; tout était sacrifié pour maintenir cette lueur vacillante qui luttait contre l'obscurité finale.

Le vortex de sang autour d'Alaric commença à s'accélérer, formant une spirale de pourpre et d'éclats de cristal qui pulsait comme un astre mourant. Le Prince, dont le visage restait figé dans un masque de mépris éternel, laissa échapper un son qui n'était pas humain : un cliquetis métallique, le râle d'un automate dont le ressort principal vient de se rompre. Dans sa poitrine, sous la chair translucide, on devinait désormais l'ombre d'un balancier fou, une horlogerie d'or et d'ombre qui battait la démesure.

— Le temps ne demande pas à être guéri, murmura Élara, sa voix résonnant comme une cloche dans le silence de diamant. Il demande à être libéré.

Les six autres prétendantes, figées dans des poses de tragédie grecque, semblaient des statues de sel. Seule Isabeau, dont la robe de velours bleu nuit semblait absorber la lumière des bougies, conservait une étrange fluidité. Ses yeux étaient deux puits de mercure, reflétant l'agonie du Prince avec une dévotion terrifiante. Elle ne pleurait pas ; elle guettait.

Le cœur-horloge d'Alaric entra dans une phase de frénésie. Le bruit devint assourdissant, un martèlement de forge céleste qui faisait vibrer les lustres de cristal jusqu'à les faire chanter. Les parois du palais semblaient devenir poreuses, laissant filtrer les murmures des siècles passés et les échos des futurs qui ne naîtraient jamais. Le sang royal, désormais un ruban de feu liquide, s'engouffra dans la blessure de l'épine noire avec la force d'un torrent retournant à la montagne.

— Regardez-le, lança Isabeau, et sa voix n'était plus qu'un sifflement d'engrenages mal huilés. Regardez votre roi de métal. Il n'a jamais aimé. Il n'a jamais respiré. Il n'était que le gardien d'une boucle éternelle, un geôlier de chair qui nous condamnait à répéter la même danse sous la même lune.

Le vortex se resserra. La lumière des Bougies d'Âme vira au violet profond, la couleur des derniers instants avant l'oubli total. Élara posa sa main sur le sol de marbre et sentit la vibration de la trahison. Ce n'était pas un meurtre par ambition, c'était un sabotage de la réalité. Isabeau n'avait pas cherché la couronne, elle avait cherché la fin de l'histoire. Elle voulait réinitialiser le sablier, retourner à cet instant précis où le premier mensonge avait été gravé dans la trame d'Éphéméria, afin d'en effacer la trace sanglante.

— Tu ne peux pas racheter le passé en volant le présent, Isabeau, déclara Élara. Le

prix est trop lourd. Tu dévores nos âmes pour nourrir ton regret.

Le Prince Alaric se souleva de quelques pouces au-dessus du sol, porté par la pression du vortex. Sa poitrine se bomba, le métal intérieur rougeoyant à travers sa peau de nacre. L'explosion était imminente. C'était le treizième coup, celui que la nature interdit, celui qui déchire le voile entre ce qui fut et ce qui ne sera jamais.

Isabeau s'avança, ignorant le vent de magie qui lui fouettait le visage. Ses traits commençaient à se distendre, révélant la vérité qu'Élara avait pressentie : Isabeau elle-même n'était qu'un rouage, une extension du mécanisme du Prince qui avait acquis une conscience amère. Elle était l'aiguille des secondes révoltée contre le cadran.

— La vérité est un poison ! hurla Isabeau alors que son corps se transformait en une pluie d'aiguilles de montre, chaque pointe d'acier reflétant un fragment de sa haine et de sa tristesse.

Le vortex atteignit son apogée. Une onde de choc chromatique balaya la salle, brisant les miroirs et transformant les dernières gouttes de sang en une pluie de comètes miniatures. Le cœur d'Alaric se fragmenta dans un éclat de tonnerre argenté, libérant toutes les secondes emprisonnées depuis des éons. Le palais tout entier sembla se replier sur lui-même comme un origami de papier de soie.

— Non, répondit Élara, alors que l'obscurité totale tombait enfin, la vérité est l'aube que l'on n'attendait plus.

Le noir qui suivit ne fut pas une fin, mais un berceau. Le vide n'était pas vide, il était plein du potentiel d'un monde neuf. Dans ce silence absolu, Élara ne sentit plus le froid du cristal ni la morsure du métal. Elle sentit le premier battement de cœur d'un univers qui n'avait plus besoin d'horloger.

Le silence ne fut pas celui de la mort, mais celui d'un premier souffle. Un craquement de cristal brisé retentit — le douzième coup de minuit, enfin libéré, sonna comme un tonnerre de délivrance. Le vortex s'effondra en une pluie de diamants inoffensifs, et le palais respira à nouveau, baigné par la lumière froide et pure d'une lune qui reprenait sa course dans le ciel d'ébène. Élara resta seule au milieu des débris d'un temps qui ne serait plus jamais le même, serrant contre elle le souvenir d'un monde qui venait de naître une seconde fois.

Chapitre 14

Le Choix d'Élara

La dernière Bougie d'Âme n'était plus qu'un cil de lumière vacillant, une paupière de feu s'abaissant lentement sur le visage pétrifié du monde. Dans la nef immense du Palais d'Éphéméria, le silence possédait une texture de velours ancien et de verre brisé. Le temps n'était plus un fleuve, mais un lac de diamant noir où chaque seconde s'était figée en une épine de givre. Au centre de cette stase, le Prince Alaric demeurait une idole d'ébène et d'argent, sa tête renversée vers les voûtes célestes, offrant au regard le spectacle d'une agonie pérenne. Son sang, d'un bleu de lapis-lazuli, ne s'écoulait pas vers le sol ; il rampait, telle une vigne de saphir, remontant le long de son cou pour regagner la blessure béante de sa poitrine, là où l'épine de rose noire palpitait d'une lueur occulte.

Élara de Cendre sentait l'air peser sur ses épaules comme une chape de plomb lunaire. Ses gants de dentelle, d'une blancheur de linceul, dissimulaient des mains tremblantes, marquées par la suie des forges et l'encre des grimoires oubliés. Elle posa son regard sur les six autres prétendantes, alignées comme des poupées de porcelaine dans une vitrine de collectionneur. Leurs soies irisées, leurs parures de nacre et d'opale, tout en elles n'était plus qu'une parodie de vie. Elles étaient des constellations éteintes, prisonnières d'une ambition qui avait fini par les pétrifier.

La mèche du cierge magique grésilla, dévorant un ultime souvenir — l'odeur de la pluie sur la terre chaude d'un été lointain — pour nourrir sa flamme mourante. La lumière devint d'un violet spectral, projetant des ombres qui semblaient posséder leur propre volonté. Élara s'approcha du Prince. Elle pouvait voir, sous la peau translucide du noble, le scintillement des rouages d'or. Alaric n'avait jamais possédé de cœur de chair ; il n'était qu'une horloge somptueuse, un automate divin dont le ressort venait

de se briser sous la morsure de la trahison.

« Le temps est une étoffe que l'on ne peut rapiécer sans y laisser de cicatrices, » murmura-t-elle, sa voix résonnant comme un carillon dans la nef déserte.

Elle leva les yeux vers le vortex qui tournoyait au-dessus d'Alaric. C'était une spirale de nébuleuses en colère, un entonnoir aspirant les lambeaux du Royaume d'Éphéméria pour les broyer dans le moulin des éternités perdues. À l'intérieur de cette tempête de chronos, une silhouette minuscule s'agitait. C'était sa sœur, Naïs, dont l'âme avait été aspirée lors du premier craquement du douzième coup de minuit. Naïs n'était plus qu'un papillon de lumière blanche, battant des ailes contre les parois d'une cage temporelle.

Le choix s'imposait à Élara comme une racine s'enfonçant dans son esprit. Si elle pointait du doigt la coupable — Lady Isabeau, dont le parfum de belladone trahissait encore le geste fatal — les rouages d'Alaric reprendraient leur chant mécanique. Le sang royal redescendrait, les portes de verre se briseraient, et le royaume s'éveillerait dans un cri de délivrance. Mais dans ce rétablissement de l'ordre, Naïs serait sacrifiée, dissoute dans les engrenages d'un temps qui ne souffre aucune anomalie. Le rétablissement de la couronne exigeait la combustion totale de ce qui avait été aspiré par le vortex.

Ou alors, elle pouvait embrasser le chaos.

Élara tendit la main vers la flamme vacillante de la Bougie d'Âme. Elle sentit la chaleur des souvenirs des autres — des bals, des baisers dérobés, des trahisons de alcôves — glisser contre sa peau comme des courants d'eau vive. Elle ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, elle vit les "fils" de l'histoire des objets. Elle vit la rose noire, non pas comme une arme, mais comme une clé. Le Prince avait orchestré sa propre chute, cherchant à se libérer de sa carcasse de métal en brisant le miroir du temps lui-même.

« Tu n'as jamais voulu régner, Alaric, » souffla-t-elle. « Tu voulais seulement que le tic-tac s'arrête. »

La lueur de la bougie n'était plus qu'une étincelle, un grain de poussière d'étoile sur le point de s'éteindre. Élara sentit le froid du vortex l'attirer. Elle aurait pu prononcer le nom d'Isabeau. Elle aurait pu redevenir la petite paysanne aux mains de suie dans un monde remis à l'endroit. Mais elle vit le visage de Naïs, ce reflet d'innocence qui n'avait rien à faire dans cette cour de corbeaux parés de diamants.

Elle ne dénonça personne.

À la place, elle saisit l'épine de rose noire fichée dans le torse du Prince. La douleur fut une symphonie de glace et de feu. Au lieu de retirer le dard pour libérer le sang, elle l'enfonça plus profondément, brisant le dernier ressort d'or pur. Le vortex ne s'effondra pas ; il s'ouvrit comme une fleur de nuit géante. Élara ne cherchait pas à réparer l'horloge, elle cherchait à briser le cadran.

Elle plongea sa main libre dans la spirale temporelle, ignorant la morsure des siècles qui tentaient de dévorer sa chair. Ses doigts rencontrèrent une chaleur familière, une petite main d'enfant. Elle agrippa Naïs, tirant de toutes ses forces contre les courants d'un destin qui se refusait à lâcher prise. Autour d'elles, les sept prétendantes commençaient à se craqueler, leurs visages de porcelaine se fendant sous la pression d'un temps qui ne savait plus où couler.

Le palais tout entier se mit à gémir, un chant de baleine de pierre s'élevant des profondeurs des fondations. Les vitraux explosèrent en une pluie de pétales multicolores. La dernière lueur de la bougie s'évanouit, et pour un battement de cil, le néant fut total. C'était un noir de genèse, un vide fertile où les lois de la gravité et de la mort n'avaient plus cours.

Élara sentit le vortex l'aspirer, non pas vers une fin, mais vers une autre trame, une forêt d'heures où les arbres seraient faits de musique et les rivières de songes. Elle ne voyait plus les murs du palais. Elle voyait des constellations naître entre ses doigts. La vérité n'était pas un crime à dénoncer, c'était une porte à franchir.

— Non, répondit Élara, alors que l'obscurité totale tombait enfin, la vérité est l'aube que l'on n'attendait plus.

Le noir qui suivit ne fut pas une fin, mais un berceau. Le vide n'était pas vide, il était plein du potentiel d'un monde neuf. Dans ce silence absolu, Élara ne sentit plus le froid du cristal ni la morsure du métal. Elle sentit le premier battement de cœur d'un univers qui n'avait plus besoin d'horloger.

Le silence ne fut pas celui de la mort, mais celui d'un premier souffle. Un craquement de cristal brisé retentit — le douzième coup de minuit, enfin libéré, sonna comme un tonnerre de délivrance. Le vortex s'effondra en une pluie de diamants inoffensifs, et le palais respira à nouveau, baigné par la lumière froide et pure d'une lune qui reprenait sa course dans le ciel d'ébène. Élara resta seule au milieu des débris d'un temps qui ne serait plus jamais le même, serrant contre elle le souvenir d'un monde qui venait de naître une seconde fois.

Chapitre 15

L'Aube du Silence

Le fracas du douzième coup ne fut pas une simple vibration sonore, mais une déchirure titanique dans le voile de la réalité, une onde de choc qui fit chanceler les fondations de l'éther. Ce son, si longtemps retenu dans les gorges de cristal du palais, jaillit comme un fleuve de mercure libéré de son barrage, emportant avec lui les débris d'une éternité factice. Le vortex qui tournoyait au-dessus du Prince Alaric s'effondra, non pas dans le chaos, mais avec la grâce d'une chute de neige s'abattant sur un lac de saphir. Les éclats de temps, ces lames de verre qui avaient menacé de tout trancher, se changèrent en une pluie de pollen iridescent, chaque grain portant le poids d'une seconde enfin vécue.

Élara de Cendre sentit le poids du monde basculer. Ses poumons, habitués à l'air raréfié de la stase, se gonflèrent d'une atmosphère nouvelle, chargée d'effluves de mousse humide et de roses anciennes. La vérité qu'elle avait jetée au visage du néant — ce secret selon lequel le sang royal n'était que l'huile d'un automate divin — agissait comme un baume sur les plaies du Royaume d'Éphéméria. Sous ses pieds, le dallage de marbre commença à frissonner, se transformant en une surface organique, une peau de pierre parcourue de veines de lumière.

Au centre de la salle de bal, le Prince Alaric ne bougea pas. Son corps, autrefois d'une beauté à couper le souffle, s'était figé dans la pose d'un dieu déchu. Les fils d'argent de son costume ne ternissaient plus ; ils s'étaient métamorphosés en racines métalliques qui s'enfonçaient lentement entre les dalles. Son visage, d'une pâleur lunaire, devint une sculpture de nacre immuable. Le mécanisme d'horlogerie qui lui servait de cœur, ce secret de rouages et de rêves, s'était arrêté pour toujours, non pas par la mort, mais par l'accomplissement. Il était devenu le pivot immobile autour

duquel le reste de l'univers recommençait à danser. Le vortex n'avait pas été un piège, mais une chrysalide, et le Prince était le cocon abandonné d'une ère qui s'achevait.

Les sept prétendantes, dont les cœurs étaient jadis pétris d'ambitions acérées comme des diamants, s'éveillèrent une à une, émergeant de leurs songes de glace. Leurs robes de soie lunaire, qui avaient tant brillé de vanité, se délitaient en lambeaux de brume. La dernière Bougie d'Âme s'éteignit dans un soupir de lavande, mais l'obscurité promise ne vint pas. À la place, les souvenirs qu'elles avaient sacrifiés ne revinrent pas sous leur forme originale ; ils se réincarnèrent en une lueur diffuse qui émanait de leur propre peau. Elles se regardèrent, dépouillées de leurs titres et de leurs ruses, redevenues des créatures d'argile et d'étoiles, les yeux lavés par le regret et la clarté.

Le palais lui-même subissait une mue profonde. Les murs de cristal, qui avaient emprisonné les reflets des siècles, commencèrent à fondre comme de la cire sous un soleil d'été. Le plafond, où étaient peintes des constellations rigides, s'ouvrit sur le véritable firmament. Les étoiles ne semblaient plus être des clous d'or fixés sur un dais de velours, mais des yeux ouverts, vibrants de vie, observant la naissance d'un nouveau cycle. La géométrie stricte des jardins d'Éphéméria se brisait au-dehors ; les arbres de givre reprenaient leur sève, leurs branches s'étiraient avec des craquements de géants qui sortent du sommeil, et les fleurs, autrefois figées dans une perfection mortelle, éclataient maintenant dans un désordre magnifique de couleurs inouïes.

Élara s'approcha du gisant de nacre qu'était devenu Alaric. Elle posa ses mains, autrefois marquées par la suie et le labeur, sur le poitrail immobile du Prince. Elle ne sentit plus le froid du métal, mais une chaleur résiduelle, comme celle d'une pierre ayant longtemps séjourné au soleil. Elle comprit alors que le sacrifice de l'horloger n'avait pas été une malédiction, mais une offrande. En se figeant, il avait offert au royaume le droit de redevenir éphémère. Le sang royal, qui avait remonté les veines dans un reflux contre-nature, s'était désormais cristallisé en une sève d'or coulant au plus profond de la terre, nourrissant les racines du monde nouveau.

Le carrosse de verre, sur le parvis, n'était plus un tombeau. Il s'était brisé en mille facettes qui reflétaient désormais l'aube naissante — une aube qui ne ressemblait à aucune autre. Le ciel n'était ni bleu ni rose, mais d'une teinte d'opale changeante, où chaque nuage semblait porter le murmure d'une promesse. Les survivants du bal, ces courtisans qui n'étaient que des ombres de soie, sortirent lentement du palais. Ils marchaient avec la maladresse des nouveau-nés, leurs pieds nus découvrant la sensation de l'herbe fraîche et de la terre grasse, des plaisirs oubliés dans l'artifice du règne d'Alaric.

Élara leva les yeux vers l'horizon. Elle sentait le don de "vision" qui l'avait tourmentée s'apaiser, se transformer en une simple conscience du présent. Elle n'avait plus besoin de lire l'histoire des objets, car les objets n'étaient plus des reliques d'un passé figé, mais les acteurs d'un futur en marche. Le silence qui régnait sur Éphéméria était d'une densité sacrée, une symphonie de respirations qui s'accordaient. Les horloges, toutes sans exception, avaient fondu, leurs aiguilles se tordant comme des brins d'herbe sous la poussée d'un vent invisible.

Le royaume n'était plus une trame temporelle scellée, mais un parchemin vierge où la pluie commençait à écrire des poèmes de limon. Minuit ne sonnerait plus, car le temps n'était plus un décompte vers le néant, mais une ronde infinie de métamorphoses. Élara vit une fleur de rose noire, semblable à celle qui avait percé le cœur du prince, pousser entre deux dalles de la salle de bal. Mais cette fois, ses pétales n'étaient pas des lames d'ombre ; ils étaient doux comme une caresse nocturne, et en leur centre brillait une goutte de rosée qui contenait tout le reflet du nouveau cosmos.

Elle comprit que sa place n'était plus dans l'ombre des bibliothèques ou dans la suie des forges, mais ici, au confluent de ce monde qui s'inventait. Les autres femmes s'approchèrent d'elle, non plus comme des rivales, mais comme les sœurs d'un même miracle. Leurs visages, libérés des masques de la cour, révélaient des beautés étranges, asymétriques, vivantes. Elles étaient les gardiennes de cette seconde éternelle qui venait de se rompre pour donner naissance à la vie.

Le palais continuait sa lente érosion poétique, devenant une forêt de colonnes de pierre entrelacées de lierre d'argent. Le trône lui-même fut envahi par des lichens phosphorescents, transformant le symbole du pouvoir en un banc de repos pour les voyageurs de l'éther. Il n'y avait plus de roi, plus de prince, seulement une assemblée d'âmes liées par le souvenir du grand gel et la chaleur de la délivrance.

Élara s'avança vers les grandes portes grandes ouvertes sur l'infini. Elle ne portait plus de gants. Ses mains étaient nues, prêtes à toucher l'écorce des arbres et le flanc des bêtes qui revenaient habiter les bois alentour. Le Royaume d'Éphéméria, autrefois un bijou froid dans un coffret de ténèbres, était devenu un jardin sauvage baigné d'une clarté de perle. L'aube du silence s'achevait pour laisser place au chant des premiers oiseaux, dont les trilles semblaient accorder leurs notes sur les battements de cœur d'Élara, qui battaient maintenant pour elle seule, et pour tout ce qui l'entourait.

Dans ce nouveau monde, la vérité n'était plus un fardeau à porter, mais l'air même que l'on respirait. Le temps n'était plus un maître cruel armé d'une faux, mais un compagnon de route qui marchait à pas de loup sur les tapis de feuilles mortes. Élara sourit à l'immensité, consciente que chaque pas qu'elle ferait désormais graverait une empreinte de lumière sur le sol d'un univers où, enfin, la magie n'était plus un secret, mais une respiration.

FIN

Merci d'avoir lu "Minuit ne sonnera plus"

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)